

MATHILDE SANDRAS

Mémoires d'un lapin blanc



BeQ

Mathilde Sandras

Mémoires d'un lapin blanc

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *À tous les vents*

Volume 1223 : version 1.0

Mémoires d'un lapin blanc

Édition de référence :
Paris, Hachette, 1873.
Troisième édition

Heureux à qui la providence
Prépare aux jours de sa naissance
Des amis, un toit protecteur ;
Il doit du printemps de sa vie
Conserver l'image chérie
Dans le plus profond de son cœur.

Avant-propos

On accorde généralement peu d'intelligence aux individus de ma race, parce que d'ordinaire, nous restons immobiles, les yeux fixes ; et souvent on nous croirait morts, sans un léger mouvement du petit bout de notre nez. Cette opinion désavantageuse ne m'a pas découragé ; m'étant trouvé dans une maison où l'on s'est beaucoup occupé de mon éducation, je devins érudit, et je me répétais, plusieurs fois le jour, ce vers d'un grand fabuliste, qui, me disait-on, avait daigné parler de nous et de nos cousins les lièvres :

Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?

Je songeai donc... Pendant mes longues heures de méditation, l'idée me vint d'écrire l'histoire des premières années de mon existence.

Il m'a semblé que le récit des événements dont

j'ai été le témoin et quelquefois l'acteur ; que la peinture des défauts et des qualités des enfants avec lesquels j'ai été élevé ; que l'écho des sages leçons que j'ai eu le bonheur d'entendre, ne seraient pas sans profit pour de jeunes lectrices.

Je dédie ces pages à l'excellente famille qui m'a rendu heureux ; puisse-t-elle l'agréer comme un témoignage de la vive reconnaissance de son très humble et très affectionné serviteur.

JEANNOT, *lapin*.

Poitiers, 31 mai 1869.

I

*Ma naissance. – Une pension de demoiselles. –
Mon amie Léontine. – La distribution des prix.*

Je suis né dans une pension de demoiselles, et lorsque j'ouvris les yeux à la lumière, je me trouvai entouré d'une bande nombreuse de jeunes filles qui, toutes en me voyant, s'écrièrent : « Oh ! le mignon lapin blanc, qu'il est gracieux ! – A-t-il les yeux roses ? demanda une jolie brune trop éloignée de moi pour en juger. – Non, ma chère, lui répondit ma plus proche voisine. – C'est bien plus merveilleux, reprit la jolie brune. Mesdemoiselles, mesdemoiselles, dit-elle à de grandes élèves qui causaient dans une allée du jardin, venez voir un petit lapin tout blanc aux yeux bruns. » Cette remarque attira sur moi l'attention d'une dame âgée qui était, comme je le sus peu après, la mère des directrices de la

maison. Cette dame me prit dans ses mains, me caressa, me montra à sa famille, et me nomma Jeannot. À partir de ce jour, je devins l'objet de soins assidus, et l'on étendit jusqu'à moi les bienfaits de l'excellente éducation qui se donnait dans l'établissement.

On verra par mon exemple que l'éducation peut changer hommes et bêtes.

Deux mois se passèrent pendant lesquels on me laissa devenir grand ; on était en plein été ; j'entendais en récréation des petites filles qui se disaient très affairées : l'une apprenait tout le catéchisme pour ses examens ; l'autre l'histoire sainte ; les plus grandes prenaient des airs graves, et marchaient à pas comptés en étudiant dans de gros livres ; les conversations cessèrent, les jeux furent abandonnés, et je fus délaissé. Tout ceci me paraissait fort mystérieux ; je me creusai vainement le cerveau pour y comprendre quelque chose.

Plusieurs jours s'écoulèrent pour ces demoiselles dans ces grandes occupations qui trouvèrent enfin leur terme, et je cessai d'être mis

en oubli. « Jouons ensemble, mon ami lapin, vint me dire la jolie brune qui s'appelait Léontine ; maintenant, j'ai le temps de m'amuser, j'ai obtenu de bonnes notes à mes examens ; j'aurai des prix. Tu ne sais pas, toi, ce que c'est que d'avoir des prix. Écoute, dresse tes oreilles, et ne sois pas distrait. – À la fin de chaque année, ces dames font une fête ; ce jour-là, elles appellent devant toutes les mamans réunies les élèves qui ont été sages, dociles, laborieuses, et qui ont fait des progrès dans leurs études. Elles leur mettent une belle couronne sur la tête ; dans les mains un superbe livre plein d'images, doré sur tranche, et nos mamans pleurent de joie. »

« Que c'est beau ! me dis-je en moi-même ; j'aurais bien voulu être à la place de ma jeune amie ! »

Léontine me conta encore une foule de choses ; elle voulut bien aussi m'expliquer ce que c'était que les vacances en m'annonçant son départ ; cette nouvelle me fit pleurer ; je sentis cependant qu'après un long travail doit venir le repos. Je m'attristai d'avance de la solitude qui

allait se faire autour de moi ; Léontine, comme si elle m'eût compris, me promit de venir me voir souvent, et pour me consoler, me donna une partie du pain de son goûter ; elle paraissait heureuse de cette privation. J'ai appris depuis, par ma propre expérience, que c'est surtout dans le bonheur des autres qu'il faut chercher le sien.

Le lendemain, la fête des prix eut lieu au jardin ; je vis toutes les élèves, vêtues de blanc, prendre place sur une élévation. Les maîtresses couvrirent ma cabane d'un tapis : ce qui m'enleva beaucoup d'agrément et surtout la vue de Léontine ; j'entendis les discours, la musique, et je fis taire mes frères et mes petites sœurs qui faisaient grand bruit dans la chambre à côté de la mienne.

Il paraît que mes maîtresses furent si occupées qu'elles m'oublièrent tout à fait. Léontine seule vint me faire ses adieux ; j'avais grand-faim, je ne pus le lui dire ; elle glissa sa main mignonne et blanche entre les barreaux de ma cabane, je la léchai affectueusement, et me nourrissant de mon chagrin, je jeûnai jusqu'au lendemain matin.

Un jour, certaine friandise
Soumit à la tentation
Un jeune enfant docile et bon
Qui n'avait pour défaut qu'un peu de gourmandise.
Mais il sut résister à la séduction.
« Un seul mot de ma mère, ô belle confiture !
Te protège bien mieux que verrous et serrure ;
Je ne veux pas de toi ; car ma mère a dit : non. »

II

*Les vacances. – Une escapade de lapereau. –
Mon maître et ses amis. – Une jeune Suisseuse. –
Mes pressentiments. – Léontine et sa maladie.*

Je fus réveillé par une dispute entre deux jeunes moineaux qui avaient trouvé un vieux scarabée mort, et qui ne voulaient point le partager ; pendant qu'ils se donnaient force coups de bec, arriva une joyeuse hirondelle qui emporta la proie ; ils furent ainsi punis de leur égoïsme et de leur gourmandise. Nous autres lapins, nous sommes parfois quatre à ronger une feuille de chou, nous vivons en bon accord, et je sais plus d'une petite fille qui devrait profiter de notre exemple. Enfin, on m'apporta à déjeuner, et je passai la plus triste des journées. Une pluie continuelle augmenta ma mélancolie ; je ne vis aucune de mes maîtresses ; il paraît qu'elles

étaient très fatiguées. Le plus grand calme régnait partout, et je compris que chaque élève était partie avec sa maman.

Les jours suivants, le beau temps revint, et mes maîtresses me donnèrent la cour pour promenade, en me défendant le jardin, dans la crainte que je ne touchasse aux fleurs et aux légumes. Je fus d'abord ravi de cette demi-liberté, et j'agitai mes oreilles en signe d'obéissance. Elles comptèrent trop sur moi ; car, poussé par la curiosité, ce vilain défaut, je m'échappai un beau matin au lever de l'aurore, et m'élançai comme un fou dans les allées et au travers des plates-bandes. Bientôt je fus las, et gagnant une petite terrasse, je m'abandonnai à toute mon admiration, car je me trouvai en face d'un ravissant spectacle ; j'assistai au réveil des fleurs. Les roses se balançaient sur leur tige entrouvrant leur calice aux premiers rayons du soleil ; les reines-marguerites secouaient leur collerette pleine de rosée ; les immortelles et les éphémères dormaient encore seules, les belles-de-nuit se dressaient fières et épanouies dans toute la plénitude de leur beauté ; mais, quand le soleil fut

plus chaud, elles se refermèrent bien vite. Je ne me lassais pas de contempler, en écoutant le chant des oiseaux et le bourdonnement des insectes qui allaient et venaient, cherchant leur nourriture. Cette dernière remarque et plus encore ma course inaccoutumée avait réveillé mon appétit. De mon observatoire, je voyais au fond du jardin un superbe carré de choux qui me tentaient violemment. Ma conscience se révolta d'abord à l'idée d'en manger sans autorisation ; elle me conseillait d'en détourner la vue, mais au lieu de fuir je regardai toujours ; je finis par me permettre d'aller seulement les voir, je m'approchai ; alors enivré par l'odeur, je mis de côté mes scrupules, et je goûtai successivement de ceux qui me parurent les meilleurs. La cuisinière arriva pendant que je volais ainsi mon déjeuner ; elle fut frappée de stupeur à la vue des dégâts commis !... « Que dira Madame ? s'écria-t-elle ; les plus beaux choux rongés ! Et là-bas, que vois-je ? les fleurs de M^{lle} Clotilde renversées ! Quel malheur !... Bien sûr que ce sont ces maudits lapins qui ont fait tout ce mal ; si je les rencontre, je les empoigne par les

oreilles, et je leur inflige une fameuse correction. » Je tremblai de peur, et je me tins coi derrière un énorme groseillier. La cuisinière, qui heureusement ne me vit pas, s'éloigna en grondant pour aller se plaindre ; j'en profitai bien vite pour regagner ma demeure, mais je ne pus venir à bout d'en soulever le toit. Alors, je réfléchis sérieusement aux suites de mes fautes, et, mettant l'orgueil de côté, je restai résolument sur ma cabane, prêt à accepter humblement ma punition. J'étais sincèrement repentant d'avoir désobéi à mes bonnes maîtresses. Quand elles vinrent, mon air triste et contrit les toucha plus qu'elles ne voulurent le laisser paraître ; elles me firent rentrer chez moi, sans me dire un seul mot. Leurs regards froids et la privation de leurs douces caresses furent un châtiment qui me produisit un si grand effet que je fus à tout jamais corrigé de ma gourmandise ; mais, je n'ose dire de mon amour de la liberté. Quoique je ne sois point un lapin de garenne, je comprends tout le charme que l'on éprouve à passer sa vie tantôt dans les grands bois, tantôt en plein soleil, au milieu des bruyères roses, toutes parfumées de

thym et de serpolet. Mon existence est autre ; j'ai en compensation une sécurité parfaite, le vivre et le couvert ; je ne suis point exposé à périr sous le plomb du chasseur ; on ne me mettra pas à la broche ; et puis, l'éducation que j'ai reçue me procure une foule de jouissances intellectuelles. Je suis décidément une heureuse créature.

Les jours qui suivirent mon escapade passèrent doucement ; je fis de grands progrès, surtout dans l'art de l'observation. Je m'aperçus bientôt que les jours diminuaient de longueur, et que les pluies devenaient plus fréquentes ; mes maîtresses se promenaient moins souvent, et j'appris par une conversation que l'une d'elles était partie pour la Suisse, et qu'elle devait en ramener une grande élève. J'en fus ravi ; ma solitude allait cesser.

Effectivement, huit jours après, M^{lle} Clotilde revint, et me fit l'honneur de me présenter à la nouvelle pensionnaire qui s'appelait Marie. Tout d'abord elle me plut médiocrement. C'était une courte et grosse fille blonde, ayant une énorme tête, de fortes couleurs sur les joues, des yeux de

taupe et le nez en trompette. Le son de sa voix ne me convint point non plus ; devant moi elle écorcha trois ou quatre mots auxquels je ne compris rien. Je sus ensuite qu'elle parlait l'allemand dans son pays, et qu'elle était venue en France pour apprendre notre langue. Cette demoiselle ne me parut point triste d'avoir quitté sa famille, ce qui me donna d'elle une fâcheuse opinion. Dès lors, toutes les amitiés qu'elle me fit me causèrent peu de plaisir, car j'estime qu'un bon cœur est la première des qualités pour se faire aimer.

Chaque jour, le père de mes maîtresses jouait au tric-trac avec M^{lle} Marie pour la distraire. Elle m'emportait avec elle, et se divertissait beaucoup des frayeurs que me causait le bruit continu qui se fait à ce jeu. Je m'efforçai peu à peu de m'y accoutumer pour ne plus la voir rire à mes dépens. À force de volonté, on peut vaincre bien des faiblesses.

Cette séance était suivie d'une causerie instructive ; M. Antoine, aimable et savant vieillard, joignait toujours l'utile à l'agréable. Il

forçait son élève à bien prononcer ; celle-ci éprouvait de grandes difficultés. Tant qu'elle fut en pension, elle ne put que m'appeler Chanot au lieu de Jeannot, et ainsi pour une foule de mots, ce qui amusait ses compagnes, et lui attirait de petites plaisanteries qu'elle apprit à supporter assez bien.

M. Antoine prit de l'affection pour moi ; je lui devins nécessaire, et quand les parties finirent avec les vacances, je continuai auprès de lui mes visites quotidiennes et prolongées.

Sa chambre servait de réunion à la famille et aux amis intimes ; successivement, je fis leur connaissance, et quand ils venaient, j'allais au-devant d'eux en sautant de joie, tant j'étais fier d'être admis dans cette société d'hommes distingués. Que de bonnes et belles choses j'ai entendues ! Je n'ai pu les retenir toutes malgré mes efforts, car je n'ai point été doué d'une mémoire suffisante. Dans ces aimables réunions, je ne voulais point passer pour un être stupide ; je m'appliquais à prendre un air intelligent, et je remuais mes oreilles tantôt en avant, tantôt en

arrière, selon le plus ou moins d'intérêt que m'inspirait la conversation. M. V., charmant poète comme mon maître, voulut bien en faire la remarque, ce qui flatta singulièrement mon amour-propre.

Ce qui me touchait surtout, c'était de voir les soins tendres et assidus que mes maîtresses prodiguaient chacune à l'envi à leur excellent père. Elles avaient pour lui une tendresse qui n'était égalée que par leur vénération ; il s'en montrait heureux, et bénissait souvent sa chère famille. Que de tristesse, quand il était souffrant ! que de joie, quand il se rétablissait ! Je ne peux y penser sans ressentir une émotion si forte qu'elle me fait monter les larmes aux yeux.

Les vacances touchaient à leur terme ; plusieurs petites filles étaient venues me voir ; mais je n'avais pas eu de nouvelles de mon amie préférée ; comment faire pour savoir quelque chose d'elle ? Quel chagrin pour moi d'être privé du don de la parole ! Mon imagination se plaisait dans les idées les plus sombres ; je rêvais de maladie et d'accidents arrivés à ma chère

Léontine. Peu à peu, j'en perdis l'appétit et le sommeil ; mes maîtresses constatèrent que j'avais beaucoup maigri, et me mirent en liberté dans le jardin. Je ne l'avais pas revu depuis mon escapade ; je le trouvai bien changé : plus de fleurs ! plus de choux ! La terre était jonchée de feuilles mortes. Je gagnai tristement la terrasse, après avoir brouté quelques tiges de persil. À côté de moi, une bande de fourmis noires emportaient à la hâte leurs provisions d'hiver.

Plus de papillons ! plus d'abeilles ! plus de chansons dans les arbres ! Tout me semblait mort en moi, autour de moi, et pourtant la mauvaise saison n'était point encore arrivée. Que serait-ce donc ?... Mais, pourquoi se laisser aller d'avance au découragement ; à chaque jour suffit sa peine ; la Providence veille sur nous, n'aggravons pas nos maux par nos soucis anticipés, et soumettons-nous à ses lois en esprit de douceur. Ces courtes réflexions me firent du bien ; je revins moins sombre à mon logis, et j'attendis patiemment que l'époque de la rentrée des classes me ramenât ma chère Léontine. Jusqu'à présent, j'ai dit seulement qu'elle était brune et jolie ; et pourtant,

sans être taxé de partialité, je déclare qu'elle était la plus aimable des élèves de la pension. Ses compagnes avaient reconnu et accepté sans jalousie sa supériorité, parce qu'elle était bonne pour chacune. On disait que mon amie, en grandissant, s'était corrigée d'une foule de vilains défauts, tels que le mensonge, la paresse et la gourmandise. Ses parents qui l'aimaient d'une tendresse éclairée ne l'avaient point gâtée ; ils avaient secondé en tous points les dignes institutrices à qui ils l'avaient confiée, et Léontine, au lieu de devenir une petite créature insupportable, grandissait en vertus et en précieuses qualités.

Heureux le mari qui, plus tard, épousera cette charmante demoiselle ! Elle sera bonne épouse et bonne mère, car elle aura été bonne élève, fille tendre et soumise.

On a parfois des pressentiments sympathiques ; ce ne devait pas être en vain que je m'étais tourmenté, je l'appris peu après. Léontine avait fait une chute de voiture assez grave, dont elle se remettait heureusement. Elle

eut la bonne pensée d'envoyer son jardinier à ces dames pour donner de ses nouvelles et demander une prolongation de vacances. Je ne fus pas oublié ; ce brave homme m'apporta une grosse botte de chicorée qu'elle m'avait coupée elle-même ; ce présent de l'amitié acheva ma guérison.

Respectons l'étranger qui vient dans notre France
Chercher, bien loin des siens, travail et récompense.
Qu'un injuste dédain n'afflige pas son cœur,
Mais qu'à notre foyer il trouve le bonheur.

III

Rentrée des classes. – Portrait de deux sous-maîtresses. – Impolitesse et repentir. – Retour de Léontine. – Chacun lui fait fête et surtout Jeannot lapin.

La rentrée des classes arriva enfin ; elle eut lieu par un de ces rares beaux jours qui semblent les derniers adieux de l'automne.

Les directrices laissèrent cette journée de congé aux élèves pour leur donner le plaisir de babiller tout à leur aise, et de faire connaissance avec les nouvelles venues. Les anciennes vinrent toutes me voir, et me présentèrent aux autres. On trouva que j'avais beaucoup grossi, et que j'avais pris de fort jolies manières. Je reçus force compliments, quelques belles pommes et quantité de morceaux de pain, car ces demoiselles avaient tant à se raconter qu'elles ne prenaient pas le

temps de manger. C'était un feu croisé de questions, de réponses, de oh ! de ah ! à n'en pas finir. On examina surtout les nouvelles venues, et l'on toisa de loin la sous-maîtresse anglaise, qui eut, heureusement pour elle, la chance de plaire à la majorité. Cette demoiselle se tint à l'écart tout en surveillant ; certaines étourdies en conclurent qu'elle ne savait parler que sa langue maternelle ; elles se mirent donc en tête d'aller débiter près d'elle une foule de sottises plaisanteries sur ses compatriotes. Miss Hellen ne parut pas les comprendre ; mais je la vis tirer de sa poche un petit carnet rouge et y tracer au crayon quelques lignes avec un air froid et sévère. Les jeunes malicieuses en conçurent de l'inquiétude, et se séparèrent. Quelques-unes avaient des remords, et se demandaient si elles ne feraient pas bien de réparer leur faute par des excuses ; l'orgueil et l'espoir de l'impunité l'emportèrent ; elles étouffèrent la voix de leur conscience, et se donnèrent de nouveau au plaisir. Peu d'instant après, l'une des directrices arriva ; Miss Hellen s'approcha d'elle, et lui dit à haute voix qu'il se trouvait au milieu de la bande de jeunes

demoiselles qui manquaient tout à fait d'éducation et de cœur. M^{lle} Clémence parut fort peinée de cette accusation, et demanda à Miss Hellen de les lui faire connaître ; cette dernière s'y refusa en disant qu'elle ne voulait pas faire punir le premier jour de son arrivée ; mais qu'elle se verrait forcée d'user de sévérité, si les coupables ne lui adressaient pas immédiatement des excuses. La rougeur répandue sur certains fronts les désignait déjà. M^{lle} Clémence leur démontra affectueusement leur impolitesse et leur manque de charité ; elle insista sur le dévouement de Miss Hellen qui avait quitté sa patrie et sa famille pour venir travailler à leur éducation. Ces bonnes paroles produisirent leur effet ; touchées de repentir, les coupables s'avancèrent, et demandèrent humblement un pardon qui leur fut bien vite accordé.

Ce petit incident posa la sous-maîtresse, qui dès lors fut aimée et respectée. Cette excellente personne avait un fond habituel de mélancolie qui se trahissait par un air triste ; elle ne portait que des vêtements noirs, ce qui allait avec ses yeux, son teint et ses cheveux frisés et arrangés comme

ceux d'un garçon. Cet extérieur étrange cachait une foule de qualités qui la faisaient chérir et apprécier, et je ne fus pas le dernier à les reconnaître. Mes maîtresses l'aimaient comme une sœur, la traitaient en égale ; ne la nommaient que leur chère Miss, et l'admettaient dans leur intimité. Il y avait encore à la pension une petite sous-maîtresse externe, M^{lle} Henriette, à qui les grandes élèves faisaient la cour pour savoir les nouvelles de la ville. C'était une jolie jeune personne, un peu pimbêche, à peine instruite, mais qui, en revanche, se tenait toujours au courant de la mode ; elle en donnait le ton aux pensionnaires, leur apprenait à se faire de gros chignons, et à porter de gros bandeaux crêpés et retroussés. Ces dames lui avaient confié ce que l'on nommait la division des bébés : ce qui exigeait peu de savoir, mais beaucoup de patience. Du reste, M^{lle} Henriette était douce pour ces mignonnes petites filles et c'était la qualité essentielle. J'aimais tant à les voir prendre leurs récréations ! Elles venaient parfois m'inviter à faire la ronde avec elles : ce à quoi je consentais pour leur plaire, à la condition d'être placé au

milieu du cercle. Heureusement pour moi, le mauvais temps vint mettre un terme à ce genre de divertissement qui me donnait presque toujours le vertige.

Le jeudi suivant, à l'heure de la promenade des élèves, j'étais monté dans la chambre de M. Antoine, et je m'étais confortablement installé sur ses genoux ; pendant qu'il me passait tout doucement la main sur le dos, quelques personnes entrent inopinément et sans s'être fait annoncer. Je saute vite à terre, croyant devenir fou de plaisir : j'avais reconnu ma chère Léontine, c'était elle, accompagnée de ses parents. Elle avait beaucoup grandi et embelli. Après les salutations d'usage, elle m'aperçut :

« Tiens ! te voilà, Jeannot, me dit-elle ; comme tu es devenu gros ! Viens vite me dire bonjour. »

Un sentiment de honte s'empara de moi, je ne bougeai pas.

« Tu ne m'aimes donc plus ? Je te croyais plus d'esprit qu'aux autres lapins.

– Tu vois bien que nous l’intimidons, lui répondit sa mère, Jeannot ne connaît ni ton père ni moi ; attends un instant qu’il n’ait plus peur. »

Léontine s’étant approchée tout à fait de moi, je lui fis bien voir que je ne l’avais pas oubliée. Je lui léchai les mains avec tant d’empressement qu’elle et ses parents n’eurent plus aucun doute sur la fidélité de ma mémoire et sur la nature de mes sentiments.

Alors on me congédia pour causer affaires. Léontine m’emporta avec elle ; il lui tardait de revoir ses anciennes compagnes et de connaître les nouvelles ; elle voulait se trouver là pour les embrasser à leur retour, ce qui ne tarda pas. Dès qu’on l’eut aperçue, ce fut un enthousiasme général. On lui fit un accueil impossible à décrire, tant il s’y mêla de cris, de baisers et de confusion. Je manquai d’être écrasé dans la foule, et je me sauvai sous le pupitre de M^{lle} Eléonore. Le calme se rétablit peu à peu ; j’entendis de ma cachette qu’on fit raconter au moins dix fois à mon amie l’accident qui avait failli la faire périr, et Dieu sait à combien de commentaires il donna lieu.

J'étais fort mal à l'aise sous mon pupitre, et je me réjouis que la cloche du dîner, en appelant les pensionnaires, me laissât le loisir de rentrer au gîte ; d'ailleurs, j'avais grand besoin de repos après toutes mes émotions.

Un livre en beau papier, tout parsemé d'images,
Et rempli de récits qui font rire ou pleurer,
Est le plus beau cadeau que des enfants bien sages
Puissent, au jour de l'an, dans leur cœur désirer.

IV

Fête de sainte Catherine. – Jeannot tire la loterie. – Léontine gagne un livre. – Jeannot n'est pas oublié.

Quelque temps après, il régna dans la pension une agitation extraordinaire ; la neige tombait à gros flocons, le ciel était gris, et pourtant j'entrevois à travers les fenêtres de fraîches toilettes de mousseline blanche. Les éclats de rire arrivaient jusqu'à moi, et je maudissais la neige qui éloignait les élèves du jardin ; car, en attrapant quelques bribes de conversation, j'aurais été bien vite au courant de ce qui se passait. Pendant que je donnais carrière à mon impatiente curiosité, on vint me chercher pour me conduire dans la grande salle d'étude, transformée en salon de danse. On applaudit à mon entrée ; ensuite, le plus profond silence

régna dans tous les rangs.

« Mes enfants, dit M^{lle} Éléonore, vous vous êtes disputé le plaisir de tirer la loterie ; cet honneur est réservé à Jeannot dont vous admirez toutes la rare intelligence. » Je fus d'abord confondu à la vue de l'importance du rôle que j'allais remplir, mais je compris que je devais mériter les éloges de M^{lle} Éléonore ; et, rassemblant toute ma présence d'esprit, je tirai successivement des billets placés dans une élégante corbeille. La maîtresse proclamait le numéro inscrit sur le billet, et indiquait le lot qui y correspondait. C'était alors un cri de joie de la part de l'élève qui gagnait ce lot. Quand le sort favorisait une jeune fille studieuse et douce, je m'en applaudissais ; je souhaitais surtout d'amener le gros lot à ma chère Léontine, que n'aurais-je pas donné pour avoir cette bonne chance !... mais ma patte ne fut pas assez clairvoyante, j'eus donc la tristesse de ne faire gagner à mon amie qu'un petit livre. Cette aimable fille ne m'en voulut pas, loin de là, j'appris plus tard, en effet, que ce volume, tout mince qu'il était, avait un grand prix pour

Léontine. C'était un recueil de charmantes poésies dictées par le bon vieillard que nous aimions tous. Cela ne valait-il pas mieux que broderies et tapisseries ? Il ne faut pas juger des lots sur l'apparence. Moi-même je ne fus pas oublié. « Le lot de Jeannot, le lot de Jeannot ! s'écrièrent en chœur les jeunes filles en saisissant un dernier paquet sur la table ; voyons s'il saura le déplier tout seul. » J'étais fort en peine. Léontine devina mon embarras et, venant à mon aide, elle me montra la plus grosse carotte que j'eusse vue de ma vie. Je fus chaudement félicité et reconduit en triomphe chez moi, muni de ma superbe carotte.

Les danses et les jeux durèrent jusqu'à dix heures du soir ; ces plaisirs suivirent une magnifique collation dont on vanta le menu pendant plus de quinze jours.

La prudence est bonne chose :
Où donc serait le biquet,
S'il n'eût tenu porte close
Quand vint le loup trompeur, avec le mot du guet ?

V

Aventure tragique avec un chat. – Les leçons de dessin. Je sers de modèle.

Les jours d'hiver s'écoulaient bien lentement ; toujours un ciel gris, toujours de la neige sur la terre ; ma cabane me paraissait glacée, malgré toutes les précautions extérieures employées par mes maîtresses pour me garantir du froid. Tantôt je restais sans bouger comme un lapin de carton ; tantôt je trottais dans le jardin pour me dégourdir les membres, et je rentrais transi et mouillé. Un jour, je remarquai sur la neige de nombreuses empreintes de pattes de chat ; je n'avais jamais vu que de loin cet animal errant sur les toits ou grimpant sur les arbres du jardin pour donner la chasse aux oiseaux. J'avais entendu dire que les gros chats mangent les petits lapins ; mais, grâce à ma taille, je n'avais plus à craindre pareil

danger, et je n'aurais pas été fâché de voir de près nos ennemis. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Un soir, j'entends craquer la neige près de moi, je mets le nez à l'unique petit trou qu'on m'eût laissé pour me donner de l'air et un peu de lumière ; je vois un gros chat noir qui rôdait dans les ténèbres cherchant une proie. Il eut bientôt découvert l'imprudent qui avait mis le nez à la fenêtre. Ses deux yeux brillaient comme des charbons ardents ; il les fixa sur moi, et entama la conversation dans notre langage que je traduis :

« Mon frère voudrait-il me donner l'hospitalité pour cette nuit ? Je meurs de faim et de froid ; je n'occuperai qu'une toute petite place dans sa cabane. S'il restait à mon frère une croûte de pain dont il pût me faire l'aumône, je serais si content et je lui en aurais une si vive reconnaissance, que je raconterais ce bienfait à tous les chats du quartier. »

Je fus tenté, un instant, de me laisser aller au sentiment de commisération qu'il m'inspirait ; mais, conseillé par la prudence, je lui répondis :

« Je regrette, mon frère, de ne pouvoir vous

venir en aide en aucune façon ; d'abord, je n'ai que du son à manger ; ensuite, voyez vous-même si vous pourriez pénétrer par ce trou étroit ; c'est à peine si vous y mettriez la patte. »

Prompt à se venger de mon refus, le cruel animal m'arracha la moitié de la lèvre d'un coup de griffe, et s'enfuit aussitôt. Je restai anéanti de stupeur ; mon mal me rappela bientôt à la réalité ; je m'applaudis de ma conduite, et je compris la nécessité de se tenir sur ses gardes avec les inconnus. C'est une bonne leçon pour la jeunesse.

Mes journées, à cette saison de l'année, eussent été d'une longueur et d'une tristesse intolérables sans mes visites quotidiennes à M. Antoine. Là, dans sa bonne chambre chaude, j'avais toujours quelque agréable distraction. Je voyais tantôt un de ses vieux amis, tantôt de jeunes élèves qui avaient imaginé un prétexte pour se déranger de leur classe. Un jour même j'assistai à la leçon de dessin ; ma présence donna à ces demoiselles l'envie de faire mon portrait. J'en fus ravi, et je posai sans faire le plus léger mouvement ; j'en excepte celui de mes narines.

Cette charmante occupation dura deux mois. Rien ne m’amusait tant que d’entendre M. Antoine corriger les dessins de ses élèves :

« Voilà un dos bossu, des pattes courtes et grosses, un nez tordu.

– Mais, Monsieur, disaient-elles, nous ne pouvons pas faire le nez de Jeannot, il le remue sans cesse.

– Au moins, reprenait M. Antoine en souriant, ne lui faites pas un dos de dromadaire et des jambes d’éléphant. Observez bien les formes, et voyez que la Providence a doué chaque être de membres appelés à fonctionner selon le rôle qu’elle lui destine. Jeannot a les pattes de derrière plus longues que celles de devant ; c’est parce que, à l’état sauvage, le lapin franchit, en s’élançant, des ruisseaux et des fossés d’une assez grande largeur. Il est également agile à la course, et il se tient constamment en éveil, prêt à partir à la moindre alerte.

Connaissez-vous le théâtre
Qu'à votre âge on idolâtre ?
C'est celui de Séraphin.
C'est là qu'un magicien
À la robe longue et noire,
À l'aide de son grimoire,
Fait apparaître à nos yeux
Des fantômes merveilleux ;
Produit des métamorphoses,
Change les chardons en roses.
Et d'un écolier fripon
Fait un maître Aliboron.

VI

*Une soirée de carnaval. – Les ombres chinoises.
– Terreur de Jeannot. – Le congé de Pâques. –
Un jardinier. – Un menuisier.*

M. Antoine en était là de son explication, quand elle fut brusquement interrompue par l'arrivée de M^{lle} Clotilde. Elle congédia les élèves et dit à son père : « Mon père chéri, nous n'avons donné aucune distraction à nos enfants à l'occasion du carnaval, et j'ai pensé qu'il serait bon d'organiser une soirée amusante avec ton concours et celui de M. V... notre aimable ami. J'ai un grand carton d'ombres chinoises, plein de personnages de toute espèce que vous ferez manœuvrer ; on vous laisse le choix des sujets et le mérite de l'invention. M. V... chantera dans les entractes quelques-uns de ses gais refrains populaires, et il nous dira quelques-unes de ses

jolies fables. » M. Antoine adopta le projet et mon excellente maîtresse le fit ensuite accepter par sa mère et ses sœurs.

Le hasard ou plutôt l'affection amena M. V... quelques instants après. « Quelle heureuse chance pour nous que ta visite, mon bon Charles ! lui dit M. Antoine. Je vais faire prévenir Clotilde de ton arrivée, afin qu'elle n'aille pas te chercher. Nous te gardons jusqu'à dix heures du soir, c'est entendu. Tu nous es indispensable ; après dîner nous devons faire aux élèves la surprise d'une représentation d'ombres chinoises ; plus que tout autre, tu apporteras de l'entrain à cette fête improvisée ; ma fille va nous envoyer nos personnages, et nous aurons jusqu'à six heures pour nous préparer. »

Les acteurs arrivèrent alors bien emballés et enveloppés ; mon excellent maître et son ami, après m'avoir donné la clef des champs, s'enfermèrent avec eux et nul ne sut, avant le spectacle, leurs secrets préparatifs.

Enfin, l'heure de la joyeuse soirée arriva ; toute la maison était réunie dans un vaste salon,

et j'avais pris place sur les genoux de ma douce Léontine, qui s'était mise elle-même presque au rang des bébés, afin que je visse mieux, disait-elle.

Pour l'instant, je ne voyais rien du tout ; la salle était sombre, à l'exception d'un transparent lumineux dont je ne pouvais détacher mes regards ; le plus parfait silence régnait dans l'assemblée ; chaque élève éprouvait l'émotion de l'attente.

Un coup de sonnette annonça le commencement de l'action.

Alors parut au transparent une magnifique forêt sur la lisière de laquelle coulait une étroite rivière. Un cerf s'y désaltérait paisiblement quand une fanfare de chasse retentit tout à coup. À ce son inaccoutumé, le bel animal redresse la tête avec inquiétude ; pendant qu'il s'oriente, une meute ardente accourt ; le cerf prend la fuite ; les chiens le poursuivent, et finissent par l'atteindre ; deux chasseurs arrivent à leur tour au galop de leurs chevaux, et déchargent leurs fusils sur le cerf qui tombe. Les piqueurs le saisissent et

l'emportent ; la chasse disparaît, et l'on entend dans le lointain les sons triomphants du cor.

La forêt était redevenue silencieuse et solitaire ; quelques lièvres et quelques lapins de garenne couraient çà et là, quand parut une gentille bergère, sa quenouille à la main ; elle faisait paître des chèvres et des moutons : pendant que les jolies bêtes broutaient l'herbe fine, la bergère s'assit et chanta pour se reconforter contre la peur que lui inspirait la solitude ; en même temps son fuseau tournait rapidement entre ses doigts agiles.

Voici sa jolie chanson, qu'on a appelée l'hymne du travail :

*Le coq chante avant l'aurore,
Appelant le forgeron ;
Soudain le marteau sonore
Retentit dans le vallon.*

Dès l'aube chacun travaille,

*Renouvelant ses efforts ;
La fourmi traîne une paille
Bien plus grosse que son corps.*

*Pour remplir son alvéole
D'un nectar digne des dieux,
L'abeille s'élançe et vole
Par un instinct merveilleux.*

*Le berger sur la colline
Conduit un troupeau bêlant,
Le bœuf sous le joug chemine
Le sol cède au soc luisant.*

*Que fais-tu donc, jeune fille
Oisive ? attends-tu midi
Pour te servir de l'aiguille
Qui se rouille en son étui ?*

*Quand la cigale affamée
Vient pour emprunter du grain,
Elle voit porte fermée,
Et sur le seuil meurt de faim.*

« Encore, encore ! bis, bis ! crièrent toutes les élèves en battant des mains. Nous redemandons la charmante bergère et sa chanson. » Cette actrice ne se fit pas prier, et son dernier couplet s'acheva au milieu des applaudissements. Alors un rideau épais se déroula devant la scène. « Premier entracte, s'écria d'une voix forte M. V., il est permis de parler, mais à voix basse. » Et chacune usa de la permission au point d'étourdir sa voisine.

Un nouveau coup de sonnette en retentissant rétablit le silence ; le rideau se leva et laissa voir l'intérieur d'une cuisine et d'une salle à manger ornée d'un piano ; une fillette de douze ans tapait, les yeux en l'air, sur l'instrument, quand sa mère entra.

« Rosalie, Rosalie, j'ai à te parler.

- Que me voulez-vous, ma petite maman ?
- Je sors pour aller voir ta jeune sœur.
- Vous ne me menez pas avec vous, ma petite maman ?
- Non, tu resteras pour soigner le dîner jusqu’à mon retour. Viens à la cuisine ; je vais te dire ce que tu auras à faire. Premièrement, tu entretiendras le feu sous la marmite ; il y a dedans un délicieux saucisson de Franche-Comté ; il est destiné à ton père qui les aime ; nous lui en ferons la surprise.
- Oui, ma petite maman.
- Ensuite, tu mettras de la braise sous la cloche pour faire cuire le gigot, et tu auras soin de ne pas le laisser brûler.
- Oui, ma petite maman.
- Tu veilleras surtout à ce que le chat ne prenne pas le saucisson.
- Oui, oui, ma petite maman, vous serez bien contente de moi ; je vais obéir à toutes vos recommandations, et je vous promets de ne pas quitter la cuisine.

– C’est bien, ma fille, je te récompenserai si tu es sage et je te punirai si tu manques à ton devoir. »

La maman disparut. « Si je regardais cette grosse saucisse », dit la petite fille en découvrant la marmite. « Oh ! qu’elle sent bon ! (Elle ne remet pas le couvercle.) On heurte à la porte. J’y vais, j’y vais. » (Une petite voisine entre.) « Tiens, c’est toi, Victorine ! que tu es gentille d’être venue me voir ! Figure-toi que je suis seule ; maman est sortie en me laissant maîtresse de la maison.

– Oh ! vraiment ! la bonne occasion, dit Victorine, profitons-en ; allons nous promener au jardin pour cueillir des cerises et les manger ; ta maman n’en saura rien.

– Oh ! mais c’est que, vois-tu, Victorine, j’ai promis à ma petite maman de ne pas quitter la marmite et de faire cuire à point la saucisse.

– Eh bien ! ta saucisse ne cuira-t-elle pas toute seule ? Viens donc, nous ne resterons pas longtemps sur le cerisier, rien qu’un petit quart d’heure.

– Bien sûr, Victorine ?

– Oui ma chère, je te le promets. (Elles s'en vont toutes les deux au jardin.)

À peine sont-elles sorties... Miaou... miaou... miaou. On entend un gros chat ; il entre par la fenêtre mal jointe ; il fait le tour de la cuisine, et se dirige vers la cheminée où l'attire l'odeur du saucisson. Il s'approche de la marmite, y met le nez, se brûle et se retire brusquement ; il revient, avance la patte, et avec ses griffes parvient à attirer le morceau ; il l'enlève avec peine, le fait rouler dans la cuisine, et lorsqu'il le sent suffisamment refroidi, il l'emporte vivement par la fenêtre.

Un instant après, les petites filles rentrent. « Voyons si mon saucisson est cuit », dit Rosalie. Elle s'approche de la marmite, et voit qu'il a disparu. Sa compagne l'abandonne peu généreusement à son malheureux sort, et Rosalie désolée attend sa mère et la correction méritée. La maman arrive et je laisse à deviner la fin de la scène.

« Deuxième entracte », cria encore M. V., et le

rideau tomba une seconde fois. Les conversations recommencèrent et ma mignonne compagne me dit en me caressant : « N'est-ce pas, Jeannot, que si tu avais été la maman de Rosalie, tu lui aurais donné le fouet, et tu l'aurais privée de dessert ? » Je lui léchai la main pour toute réponse.

Le second entracte nous aurait paru long, si M. V... ne fût venu nous réciter quelques jolies fables de sa composition. En finissant, il nous annonça un spectacle d'animaux divers, dans la belle forêt que nous avions déjà vue.

Effectivement, au lever du rideau, nous revîmes notre paysage. Une barque légère avançait lentement sur la rivière, le pêcheur s'arrêtait de temps en temps pour relever ses balances. Tout à coup, il pousse un cri ; un serpent énorme se dresse devant lui sur le bord de l'eau ; il lève son bâton ferré pour se défendre ; mais l'affreux reptile évite le coup, et s'élance sur la rive opposée où il avait choisi une autre victime ; il se plaça devant un de mes frères, attira l'infortuné dans sa gueule béante, et l'y fit disparaître tout entier.

À cette vue, la frayeur me paralysa et je demeurai évanoui sur les genoux de Léontine jusqu'à la fin du spectacle.

Mon amie s'étant aperçue de mon état, me porta au grand air, me frotta, me fit sentir de l'eau de Cologne, et ne me quitta que lorsque je fus guéri complètement.

Toute la nuit je rêvai que j'étais dévoré vivant par des serpents monstrueux.

Enfin, cet interminable hiver sembla toucher à son terme, le gazon du jardin reverdit ; les moineaux quittèrent leur trou solitaire et vinrent me rendre de plus fréquentes visites ; je ne leur voyais plus cet air malheureux et affamé ; ils trouvaient à terre des graines et des insectes de tous genres, et ils poussaient de petits cris joyeux en s'ébattant aux rayons du soleil qui venaient de nouveau les réchauffer. Ce n'était pas encore le printemps, mais son approche s'annonçait. Chaque jour, en faisant ma promenade, je découvrais dans l'herbe une petite fleur nouvelle ; tantôt une marguerite, tantôt une violette, ou bien encore du mouron blanc et des

pensées sauvages. Le bout des branches se colorait en rouge, ce qui donnait aux arbres un aspect charmant.

De temps en temps, les jeunes filles venaient sauter à la corde dans la cour ; mais c'était rare encore, car ces dames les conduisaient à la promenade après leur dîner.

La fête de Pâques qui arriva bientôt après fut suivie, selon la coutume, de ses vacances, d'ailleurs fort courtes. Je n'avais donc que quelques jours de solitude à supporter et encore fut-elle adoucie par une foule de distractions. D'abord, le jardinier vint tailler la vigne et retourner le jardin de fond en comble. Je le suivais pour admirer avec quelle voracité les moineaux dévoraient les insectes qu'il ramenait à la surface du sol avec sa bêche.

Ce brave homme me flattait et me caressait beaucoup ; il me trouvait très familier. Il en fit la remarque à mes maîtresses, qui répondirent par mon éloge ; et elles voulurent bien ajouter qu'elles me laisseraient en pleine liberté dans le jardin, tant elles avaient confiance en ma

discrétion.

À ces paroles, le souvenir de mes fautes me revint en mémoire, et le bout de mon nez rougit subitement ; mais je dois dire que personne ne s'aperçut de ma confusion.

La conversation changea, ce qui me fit grand plaisir ; on visita les arbres morts pour en planter d'autres, et l'on choisit un emplacement pour installer des poules.

Le lendemain ce fut le tour du menuisier qui adapta à une maisonnette une grande volière. On y mit une belle poule avec ses quinze petits, c'était plaisir à les voir autour de leur mère, obéissant à son moindre signal. Souvent, mes bonnes maîtresses conduisirent les petites filles autour de la couvée pour leur montrer ce bel exemple ; mais je ne dis pas que toutes en profitèrent.

La maison des poules fut peinte en vert et entourée d'arbustes odorants.

Les jours suivants, on étendit une lessive et le temps fut si beau qu'elle sécha à souhait. Je

m'aperçus bien alors que ces dames ne prenaient pas le temps de se reposer. Les soins de propreté et d'organisation les absorbèrent complètement jusqu'au retour de leurs chers enfants.

LE JARDINIER

Je ne sais rien de bon comme une bonne terre
Qui transforme la graine en de charmantes fleurs ;
Je ne sais rien de beau comme un riche parterre
Qui déploie au regard les plus vives couleurs.

L'INSTITUTRICE

Je ne sais rien de bon comme un esprit avide
Qui cherche la science et la change en vertu ;
Je ne sais rien de beau comme un enfant candide
Laisant voir les beautés de son cœur ingénu.

VII

*On rentre exactement à la pension. – M. Hector.
– Chaque jeune fille devient jardinière. –
Inspection des jardinets par M. Hector.*

Mes bonnes maîtresses avaient promis une récompense aux élèves, en retour de leur exactitude au jour fixé ; ce moyen réussit, il y eut à peine trois retardataires. Les nouveautés du jardin eurent un plein succès, et la première récréation se passa à contempler les poules.

J'en éprouvai bien quelque jalousie, mais je fis taire en moi ce vilain sentiment ; d'ailleurs Léontine m'avait encore choyé en m'apportant du foin délicieux et un gros chou. Cette chère amie recommandait toujours au domestique de ne jamais venir sans paille pour rafraîchir ma litière, et elle veillait avec sollicitude à l'exécution de cet ordre.

Les élèves virent s'écouler plusieurs semaines sans entendre parler de la récompense promise ; quelques-unes en exprimaient hautement leur inquiétude.

« Tu verras qu'on ne nous la donnera pas, disaient ces mauvaises têtes. C'est un stratagème de ces dames pour nous faire revenir exactement.

– C'est impossible, répondaient les autres, nos maîtresses ne nous promettent que ce qu'elles veulent tenir et elles ne sont pas obligées de nous récompenser à la minute. D'abord, s'il s'agit d'un congé extraordinaire comme un goûter dans le grand parc de M. V., il faut le beau temps ; il faut que les cerises soient mûres, et les cerises sont encore vertes. Du reste, on vous connaît : vous êtes toujours pressées de ne rien faire.

– Voyez-vous ces précieuses, comme elles se mêlent de nous faire la morale ! »

La cloche de la rentrée en classe interrompit cette discussion qui commençait à devenir assez aigre.

Mes bonnes maîtresses avaient un aimable

voisin, grand amateur de roses et de plantes rares. Ce monsieur, malgré ses soixante-quinze ans, cultivait avec succès deux jolis parterres dont l'un conduisait à une petite serre admirablement organisée ; les étagères en étaient garnies des plus gracieux végétaux ; il y en avait des cinq parties du monde. Le bonheur de M. Hector était d'offrir ses produits à ses nombreux amis et à ces dames. Chaque jour nouvelle surprise, selon la saison ; aussi était-il consulté sur la direction du jardin. Un jeudi, après le dîner, pendant la promenade, je le vis entrer avec M^{lle} Clotilde, l'aînée de mes maîtresses ; ils mesurèrent les plates-bandes qui entouraient la cour, et les partagèrent en petits carrés de diverses grandeurs. Dans chaque carré ils plantèrent un piquet auquel était attaché une carte. Cette répartition à peine terminée, les élèves rentrèrent ; Miss Hellen, qui avait reçu le mot d'ordre, les amena au jardin, et les fit ranger en silence. Alors, M^{lle} Clotilde leur dit :

« Mes enfants, je vous ai promis de vous récompenser de votre exactitude à la rentrée de Pâques : je tiens ma parole en vous donnant, pour deux, un petit jardin à cultiver, et voici notre bon

voisin qui a pris soin lui-même de partager selon vos âges.

– Quel plaisir ! quel bonheur ! s'écrièrent-elles. – Ce n'est pas tout, Mesdemoiselles, dit M. Hector ; j'ai là, à deux pas, mon marchand de fleurs, et je vais vous l'amener. » Il disparut quelques instants, et revint chargé d'une immense corbeille remplie de plantes et de replants de toute espèce. Il appela par ordre ces demoiselles, et il remit à chacune de quoi orner son lot. Sa distribution fut suivie des plus sages conseils, tels que d'arracher les mauvaises herbes, d'enlever les pierres, et de n'arroser qu'après le coucher du soleil. Il termina en leur promettant de visiter de temps en temps les plates-bandes, et de récompenser les meilleures jardinières. La joie n'ayant plus de bornes, on s'écria : « Vive monsieur Hector ! » On lui promit en retour de se montrer digne de ses faveurs, et chacune se mit à l'œuvre en diligence. On planta, on arrosa et l'on fut si affairée que l'heure du dîner arriva trop tôt au gré des travailleuses.

Quelques jours après, l'excellent voisin revint

pour visiter les nouvelles plantations. «Voilà notre marchand de fleurs, s'écria Léonine ; vite, Mesdemoiselles, montrons-lui nos merveilles, pour qu'il soit content. » Monsieur Hector se vit bientôt entouré par les jeunes filles, et ce fut avec elles qu'il commença son inspection.

J'entendais de mon gîte les louanges et les recommandations qu'il distribuait aux unes et aux autres ; il ne se retira pas sans leur avoir dit qu'il était très content des résultats obtenus, ce dont elles parurent fort encouragées.

C'était charmant de voir la sollicitude qu'inspirait la moindre fleur qui semblait pencher sur sa tige ; elle était soignée avec mille précautions. À chaque instant on venait me dire : « Jeannot, tu ne marcheras pas dans mon jardin ; tu ne mangeras pas mes fleurs, surtout mes jolis œillets roses, sinon, je ne t'aimerai plus. » J'agitais mes oreilles en signe de consentement ; et toutes s'écriaient : « Jeannot a compris, vous le voyez ; c'est le plus intelligent des lapins. – Certainement, Jeannot a compris, leur répondait miss Hellen : il est mieux élevé que certaines

petites filles de ma connaissance, qui ne se gênent pas pour prendre les groseilles vertes et les manger ; d'autres, plus grandes, inventent des prétextes pour sortir de classe ; elles viennent sur la terrasse et se rendent coupables des mêmes indiscretions au risque de se rendre malades ; mais je surveille ce désordre et j'en préviendrai M^{me} Antoine. » À la suite de cette admonestation on se dispersa. Un observateur aurait pu remarquer de l'embarras sur une dizaine de figures.

Les prunes vertes avaient aussi pour certaines imprudentes un attrait irrésistible ; un coup de coude habilement donné secouait l'arbre, et les fruits tombaient à terre ; on profitait d'un instant où la surveillante tournait le dos, pour se baisser et empocher avec une vitesse incomparable. Ces dames s'aperçurent bien vite de ces tours d'escamotage ; elles firent comprendre aux gourmandes la bassesse de leurs procédés, et leur démontrèrent que prendre les fruits verts ou mûrs était commettre un véritable vol, indigne de la part d'enfants élevés avec autant de soins. Elles condamnèrent les coupables à une légère amende

au profit des pauvres. Comme chacune avait bon cœur, elles acceptèrent la pénitence avec empressement et promirent de ne plus tomber désormais dans des fautes aussi honteuses.

Après avoir erré de frontière en frontière,
Après avoir souffert une affreuse misère,
Le Prodigue leva ses regards vers le ciel,
Il regretta les jours de son heureuse enfance,
Et par le repentir regagnant l'innocence,
Il trouva le pardon au foyer paternel.

VIII

Histoire de deux enfants désobéissants et paresseux. – Sages résolutions des jeunes pensionnaires.

Mai et son doux soleil réjouissaient la nature ; ce n'étaient que chansons dans les airs. Les acacias secouaient au vent tiède du printemps leurs branches parfumées ; tout vivait, tout respirait. Le joyeux coucou se faisait de nouveau entendre, et la fidèle hirondelle reconstruisait avec ardeur son doux nid.

Je jouissais de toutes ces choses et je bénissais Dieu qui les a faites pour toutes ses créatures, même pour moi, pauvre petit lapin. Je restais peu dans ma cabane, lui préférant de beaucoup le jardin ; les jeunes filles m'estimaient très heureux d'y passer mon temps ; au commencement de chaque récréation la joie rayonnait sur tous les

visages, mais elle faisait place à la tristesse quand était venue l'heure de rentrer.

« Oh ! qu'il fait bon dans le jardin, disait la gracieuse Sophie de V... (j'avais fini par savoir tous les noms). Si on nous permettait de prendre notre leçon de couture ici, nous travaillerions comme de gentilles fées. Ma bonne demoiselle Clémence, dites, le voulez-vous ? »

Ce vœu fut si chaudement exprimé par la majorité que cette faveur fut obtenue. Les bancs furent bien vite apportés, et les jeunes filles se mirent avec zèle à l'ouvrage.

« Nous n'avons plus de livre intéressant à lire, dit Sophie ; nous avons épuisé toute la charmante collection de la Bibliothèque rose de la maison Hachette. Si vous vouliez bien, chère demoiselle, nous raconter une histoire, vous nous rendriez très heureuses.

– Je le veux bien, ma petite Sophie.

– Deux triomphes, Sophie, lui dit à l'oreille sa compagne ; quel dommage que tu ne puisses pas devenir avocat.

– Avant de vous raconter une histoire, reprit Mademoiselle Clémence, je vais installer M^{lle} Henriette et ses bébés sous le berceau de verdure ; ensuite je dois faire lire les moins savantes d’entre vous. Rappelez-vous, mes enfants, qu’il ne faut jamais se dispenser de l’accomplissement d’un devoir. » La lecture dura une heure qui parut un siècle à l’auditoire ; enfin, M^{lle} Clémence recommanda le plus parfait silence, défendit les interruptions et annonça l’histoire de Petit-Pierre et de Lucette, ou les suites funestes de la désobéissance et de la paresse. Je n’aurais jamais pu la loger dans mon cerveau, qui n’a pas assez de cases pour cela ; mais ce récit a été recueilli par une élève et je possède son manuscrit dont je fais part à mon lecteur.

Histoire de Petit-Pierre et de Lucette,
ou les suites funestes de la
désobéissance et de la paresse.

Le petit village de Sinard est situé sur un étroit plateau, au cœur des montagnes du Dauphiné. Il domine à sa droite le cours impétueux du Drac et à sa gauche de ravissantes vallées semées de châteaux et de villages. Dans le lointain, se dressent les pics neigeux et les glaciers de nos Alpes françaises. Les habitants du plateau récoltent ce qui est nécessaire aux premiers besoins de leur subsistance.

Dès le plus bas âge, les enfants, garçons et filles, tressent la paille grossière qui sert à fabriquer les chapeaux des ouvriers ; ils font paître, en même temps, la vache qui nourrit la famille ; plus tard, les garçons travaillent aux champs, pendant que leurs sœurs cousent, avec une habileté extraordinaire, les gants de peau, cet article indispensable de la toilette ; mais elles en retirent un faible gain.

Il y a quelques années, on montrait encore sur la place de l'église une mesure en ruine, et voici, très succinctement, ce que l'on racontait de ceux qui l'avaient habitée.

Un jour, descendirent du bourg d'Oisans,

chassées par l'incendie, une femme âgée et sa fille ; elles apportaient un petit ménage et quelques caisses de modes ; elles cherchèrent un abri et louèrent, à bas prix, la mesure dont je viens de parler. La jeune fille était lingère et modiste de son état, elle mit en montre ses produits à l'unique fenêtre de la maison et attendit d'abord vainement du travail. Le bon curé de l'endroit ne tarda pas à visiter ses nouvelles paroissiennes ; il intéressa à leur sort la dame du château et, un mois après leur arrivée à Sinard, Lucie épousait un jeune et brave cultivateur attaché à l'une des fermes de la châtelaine. Les trois premières années furent heureuses dans le jeune ménage, Dieu leur avait envoyé un gros garçon appelé Petit-Pierre, du nom de son père et une mignonne petite fille qui fut nommée Lucette comme sa mère Lucie.

La famille prospérait. Chaque jour, Pierre allait à ses journées chez le fermier du château ; il rentrait gai et heureux auprès de sa femme et du berceau de ses enfants. La paix et la joie que donne une bonne conscience régnaient au foyer de cette douce famille et rien ne faisait prévoir

que ce bonheur dût s'altérer.

Quelques années s'étaient écoulées depuis la naissance des enfants, quand leur mère tomba malade ; la jeune femme, après avoir lutté un mois entier contre une horrible fièvre, succomba en recommandant à son mari et à la grand-mère ses deux orphelins...

Petit-Pierre avait alors huit ans et Lucette six. C'étaient deux beaux enfants, mais trop gâtés, hélas ! et gâtés surtout par l'aïeule qui n'avait jamais pu résister à un seul de leurs caprices. Qui dit enfants gâtés dit enfants paresseux ; jamais Petit-Pierre et sa sœur n'avaient voulu fréquenter l'école. Ils étaient profondément ignorants et avaient passé leurs journées à jouer dans les prés et les bois, où Petit-Pierre dénichait les oiseaux. Leur mère et leur père ne disaient rien, les voyant devenir grands et forts ; ils attendaient à l'année de leur première communion pour commencer à les élever. Le bon curé avait parlé inutilement. En sorte que nos deux enfants n'avaient eu d'autre règle que leur propre volonté : ils étaient devenus de vrais vagabonds. Le père vit enfin le mal

accompli et voulut le réparer. Il pria, supplia, et n'obtint rien ; alors il usa de sévérité, mais ce moyen éloigna les enfants ; ils se prirent à fuir la maison paternelle des journées entières, et vint un jour fatal où ils n'y reparurent plus. Le père, au désespoir, se mit à leur recherche ; ayant parcouru vainement les environs à plus de dix lieues à la ronde, il se vit forcé de se rendre à Grenoble, pour s'adresser aux autorités. À son retour au village, chacun le plaignit du fond du cœur, car il était aimé. La vieille grand-mère éprouva un si violent chagrin de ces événements qu'elle rendit son âme à Dieu peu après, et laissa Pierre plongé dans la misère et le désespoir. Le malheureux reprit du travail pour vivre ; mais le silence et la solitude l'attendaient seuls à sa maison déserte ; son cerveau ne put supporter cette affreuse situation, il devint fou...

Que faisaient Petit-Pierre et Lucette ?

Le jour de leur fuite, après avoir emporté de la maison une double ration de pain, ils avaient quitté les routes fréquentées, afin de n'être pas reconnus, et s'étaient engagés dans des sentiers à

travers champs, pour aller, disaient-ils entre eux, au bourg d'Oisans, pays de leur mère. Ils arrivèrent à une route où ils trouvèrent un grand nombre de paysans qui revenaient d'une foire. Les uns conduisaient leurs bêtes, les autres étaient chargés de provisions ; tous paraissaient surpris de voir deux enfants seuls, si loin des habitations. Aux questions qui leur étaient faites, les petits déserteurs répondaient qu'ils étaient attendus non loin de là, et qu'ils arriveraient bientôt. Cependant la route devenait solitaire, et le jour touchait à son déclin. La crainte commençait à entrer dans l'esprit de nos fugitifs, quand passa près d'eux une troupe de mendiants. À la vue des enfants, ils se consultèrent, et comprirent de suite quel parti ils en pourraient tirer ; et, sans se soucier de leurs cris, ils les prirent, leur attachèrent les mains et les forcèrent à les suivre, en les menaçant de les battre s'ils étaient désobéissants. Petit-Pierre et Lucette se sentirent alors moins d'audace, et la maison paternelle leur revint en mémoire. Ils avaient rejeté l'autorité de leur père, et voilà qu'ils tombaient entre les mains de méchants vagabonds

qui ne les épargneraient pas. Ils avaient bien envie de retourner à leur village ; mais ils étaient si étroitement gardés qu'ils durent y renoncer. L'expiation commençait pour eux, mais sauraient-ils en profiter ?...

Les mendiants s'arrêtèrent sur la lisière d'un bois et, après avoir donné aux petits malheureux une croûte de pain dur, ils les questionnèrent pour savoir d'où ils étaient ; non pas pour les rendre à leur famille (car ils voyaient bien que les enfants étaient pauvres et qu'ils n'avaient pas de récompense à espérer), mais pour s'éloigner de leur village dans la crainte des recherches de la police. Petit-Pierre leur raconta son histoire et les pria de les reconduire. Ceux-ci, loin de le faire, quittèrent le pays, se dirigèrent sur l'Italie et ne rentrèrent en France qu'après avoir séjourné quelque temps en Savoie. Ils voyageaient à petites journées et, chemin faisant, apprenaient aux enfants la pratique de leur métier et des vices qui l'accompagnent. Petit-Pierre et Lucette, profitèrent de ces tristes leçons, et devinrent bien vite de fort mauvais sujets.

Cependant les orphelins avaient au ciel une mère et une grand-mère qui veillaient sur eux. Un soir, à l'entrée de la grande ville de Lyon, où ils mendiaient ensemble, leur ressemblance frappa d'étonnement une charitable religieuse du Bon-Pasteur à qui ils tendirent la main. « Je n'ai rien à vous donner, mes enfants, leur dit-elle : j'ai fait le vœu de pauvreté, je consacre ma vie aux infortunés ; mais je peux vous être utile d'une autre manière : vous me paraissez tous les deux trop grands pour demander à la charité publique votre pain de la journée ; il est bien plus [honorable de le gagner par le travail. Vous m'intéressez ; je devine que vous êtes frère et sœur et peut-être plus malheureux que coupables. Venez avec moi ; je veux toucher vos cœurs, y faire entrer de bons sentiments et vous arracher à une vie honteuse qui vous conduirait à la perdition. »

Le premier mouvement des jeunes mendiants fut de fuir et de garder la triste liberté qu'ils avaient conquise à un prix si funeste ; mais il y avait quelque chose de triste et doux, et des regards de mère dans la physionomie de la sœur ;

ils éprouvèrent comme un vague ressouvenir de la chaumière paternelle ; il leur sembla qu'ils étaient à genoux auprès de leur aïeule, récitant avec elle la prière du matin et du soir qu'ils avaient oubliée depuis ; et ce fut la tête basse qu'ils suivirent leur guide angélique. Arrivés à la porte d'un hospice, elle les fit entrer dans un parloir, et leur dit de l'attendre. Au bout de quelques minutes on vint les chercher pour les conduire à la cuisine, où on leur servit un copieux repas qu'ils dévorèrent. Ensuite, la sœur les mena vers la supérieure qu'elle avait prévenue. Ces dignes femmes écoutèrent attentivement le récit que leur firent les enfants des diverses circonstances de leur vie ; les larmes coulaient de leurs yeux, car elles ne savaient pas si elles pourraient ramener au bien ces deux pauvres créatures.

« Mes enfants, leur dit la bonne supérieure, la Providence veut vous sauver, puisqu'elle vous a amenés ici ; mais il faut être disposés à devenir bons ; réfléchissez, je vous donne jusqu'à demain matin. Si vous choisissez la carrière de la vertu, vous trouverez dans cet asile tous les moyens

nécessaires pour rentrer honorablement dans la société. Si vous persistez dans votre mauvaise voie, la loi ordonne que les vagabonds de votre âge soient enfermés dans une maison de correction, où je vous ferai promptement conduire. En attendant votre décision, je vous place sous la surveillance de la bonne sœur que vous connaissez déjà ; c'est elle qui aura soin de vous jusqu'à demain matin. Priez Dieu, et pensez à votre malheureux père, qui peut-être pleure votre mort, si le chagrin ne l'a pas fait mourir lui-même. »

Bien des sentiments contraires se partagèrent alternativement le cœur et l'esprit du frère et de la sœur, jusqu'à l'instant qui devait décider de leur avenir ; mais, dans ce combat entre le bien et le mal, la voix de leur conscience, si longtemps étouffée, se fit entendre en souveraine ; et ce fut à genoux et les mains jointes que leur protectrice les surprit. Ils la suivirent de nouveau auprès de la supérieure. Un coup d'œil suffit à cette sainte femme pour connaître leurs sentiments ; elle leur ouvrit ses bras avec tendresse et les adopta devant le Seigneur.

Plusieurs années se sont écoulées depuis ces faits, et j'ai su par le digne curé de Sinard que Petit-Pierre et Lucette avaient persévéré dans le bien. Pierre était devenu un brave ouvrier, qui vivait avec son père, heureusement guéri, et Lucette avait pris le voile dans la sainte maison qui les avait régénérés.

Cette histoire émut profondément les jeunes filles ; elles gardèrent le plus profond silence pendant quelques minutes.

« Moi, dit Marguerite, à ma sortie de pension, quand je serai à la campagne, je ferai tout le bien possible aux enfants pauvres ; je les réunirai pour leur donner de bons conseils et leur apprendre le catéchisme et l'histoire sainte.

– Fille unique de notaire, répliqua Élise, j'irai toutes les semaines visiter les gens du village ; je m'informerai des malheureux et des malades pour les soulager.

– Et moi, ajouta Léontine, comme mon père a une grande usine, il y fera travailler les pauvres et

les forcera d'envoyer leurs enfants en classe. »

Chacune à son tour fit ses réflexions, que M^{lle} Clémence interrompit en annonçant l'heure de l'étude.

Que l'enfant qui trépigne et se met en fureur
Interroge un miroir, témoin accusateur :
 Effrayé de sa propre image,
Il sentira soudain se dissiper l'orage
Qui donnait à ses traits leur affreuse laideur.

IX

*Il me vient une rivale. – Une véritable amie. –
M^{lle} Adèle et ses tours. – La colère.*

Les jours se succédaient doucement pour moi ; j'étais devenu, pour ainsi dire, indispensable à quelques petites filles ; les grandes ne se gênaient pas pour causer en ma présence et même pour dire des secrets ; elles ne craignaient pas de me les voir divulguer. Je connaissais les amies intimes ; je savais leurs projets de réunion pour les sorties générales ; je les voyais se partager entre elles leurs friandises dont elles ne manquaient jamais de m'offrir une petite part, ce qui m'était très agréable.

Un soir, on m'avait fait manger une grosse brioche, j'allais m'endormir, quand arriva une dame, amie de mes maîtresses ; elle tira de son joli panier une toute petite chatte grosse comme

le poing et l'offrit à M^{lle} Éléonore. « Elle se nomme Rosette et n'a que deux mois, lui dit-elle ; je l'ai élevée pour vous ; elle est très douce et s'accoutumera bien avec Jeannot, dont elle pourra devenir l'amie. Faites-leur faire connaissance. »

M^{lle} Éléonore vint me montrer Rosette qui fut d'abord très effrayée ; mais, quand elle vit que je ne bougeais pas, elle se rassura peu à peu et s'amusa avec des brins de paille qui sortaient à travers les barreaux de ma cabane. Je la trouvai extrêmement jolie et gracieuse ; elle avait une robe de trois couleurs ; blanches étaient ses quatre pattes. M^{lle} Éléonore lui mit au cou un collier de velours ponceau auquel était attaché un grelot. Chaque jour je m'amusais des bons tours de Rosette ; tantôt le bruit de son grelot faisait fuir les oiseaux et les chats des voisins qui leur donnaient la chasse ; tantôt elle sautait après les fleurs que le vent agitait sur leurs tiges. Elle était toujours en train de jouer, et me trouvait trop raisonnable. Jamais je n'ai senti sa griffe ; elle la réservait pour les souris de la maison et les rats du jardin dont elle faisait un grand carnage.

Rosette se couchait souvent au soleil, contre ma cabane ; de là elle surveillait les lézards, et les croquait avant que j'eusse le temps de les apercevoir ; elle respectait les poules et les poussins. C'était une chatte parfaite.

La gentille Marguerite avait une préférence marquée pour Rosette, et je voyais qu'elle lui gardait souvent un peu de rôti, ou un petit morceau de fromage.

Léontine et Marguerite se disputaient fréquemment à notre sujet ; chacune prétendait avoir fait le meilleur choix et vantait nos bonnes qualités. Marguerite avait appris à Rosette à sauter dans un cerceau et à jouer à la balle élastique ; je ne pus jamais parvenir à ce degré de perfection, cela se comprend sans peine, parce que je suis trop gras et trop lourd. Mais aussi je n'ai jamais mangé les oiseaux, ces charmantes petites créatures dont le joli ramage m'était si doux. Mieux vaut la bonté que l'habileté.

Les beaux jours amenaient au jardin mon bon maître ; il y recevait parfois ses amis et ses connaissances. Les plates-bandes des élèves

l'intéressaient vivement ; il les examinait en détail, ensuite il me faisait sortir de ma case pour le suivre. Je savais quelles étaient les planches où il cultivait ses radis et ses fraisiers d'Angleterre ; j'y arrivais avant lui, et je me réjouissais de le voir admirer ses plantations et récolter ce qui était mûr. Quand mon bon maître était au jardin à l'heure de la récréation, il était entouré, fêté, et devait donner un baiser sur chaque front, sans en omettre un seul ; ce bon vieillard se prêtait volontiers à ce doux rôle de grand-père. Comme il ne punissait jamais, on n'avait pour lui que des sourires ; on gardait la mauvaise humeur pour les maîtresses qui ne trouvaient pas toujours que tout fût parfait. Je m'apercevais que les filles, grandes et petites, avaient besoin d'être averties à chaque instant ; l'œil vigilant des institutrices laissait peu de fautes inaperçues.

« Que cette pension est ennuyeuse ! disait un jour Fernande à Sidonie ; on ne peut pas remuer le petit doigt sans que nos argus en prennent note. Je voudrais bien savoir, quand elles étaient à nos âges, si on les tenait sous un joug aussi rigoureux. Oh ! qu'il me tarde que la fin de l'année arrive

pour sortir à tout jamais de cette prison !

– Comme tu es aimable ! lui répondit sa compagne ; on voit bien ma chère que tu es dégoûtée du travail, et que tu as renoncé aux prix.

– Je le crois bien que j’y ai renoncé ! tout est pour la belle Jeanne, rien que pour elle ; pour elle les bonnes notes et la première place.

– Avoue au moins qu’elle mérite toutes ces distinctions par un travail assidu. Elle ne prend même pas de récréation, ses devoirs sont très soignés et jamais en retard, ses leçons sont toujours bien récitées. Je ne sais vraiment pas ce que tu veux de plus.

– Ce que je veux de plus ? continua Fernande. Je veux que tu partages ma manière de voir et que tu trouves comme moi à redire à tout ; jusqu’à ce jour je t’ai crue mon amie, et je vois bien que tu ne l’es pas.

– Ma chère Fernande, tu aurais en moi une étrange amie, si je ne cherchais pas à combattre ta mauvaise tête. Nous avons treize ans chacune ; nous avons fait notre première communion

ensemble : rappelle-toi tes dispositions d'alors et les résolutions que tu avais prises pour vaincre ta paresse, ta colère et ta jalousie. Je t'aime bien, tu le sais, mais je ne peux t'approuver en rien. Réfléchis, et change de conduite ; tu me fais beaucoup de peine et tu te prépares de vifs regrets pour l'avenir. »

Je vis que Fernande était ébranlée par les bons conseils de Sidonie, elle la quitta et se promena seule avec ses pensées.

« Que faites-vous, Adèle ? » s'écria un jour Miss Hellen tout effrayée à la vue d'un tour de gymnastique insensé qu'exécutait cette folle jeune fille. Cette grande écervelée de quinze ans avait imaginé de faire le tour de Paillasse sur un petit escalier de pierre qui comptait cinq degrés.

« Adèle, finissez ou je vous punis à l'instant. » Adèle heureusement s'arrêta. Cette élève était le singe de la pension. Quand on la menait voir un cirque, tout le mois suivant elle escaladait les bancs à cheval sur un bâton, et grimpait sur un vieux poirier d'où elle haranguait ses compagnes. Elle composait une plainte sur chaque

événement, tel que la maladie d'une élève ou la mort d'un poulet. Jamais son corps n'était en repos, et quand elle sautait à la corde, elle ne faisait que des triples tours, au risque de se disloquer les épaules. Sa mère trouvait avec raison qu'elle lui coûtait un entretien double de celui de ses petites sœurs. L'extérieur d'Adèle était, on le conçoit bien, dans un parfait désordre qui influait parfois sur ses idées. Elle était fort originale, avait du cœur et de l'esprit, et était fort aimée parce qu'elle amusait. Ces dames redoutaient sans cesse pour elle une entorse ou une fracture ; elles la surveillaient comme le lait sur le feu, et Miss Hellen, à son intention, avait toujours un flacon d'arnica dans sa poche. Les deux petites sœurs d'Adèle ne lui ressemblaient heureusement pas ; elles étaient aussi tranquilles que leur aînée était turbulente. Si elles avaient été moins gourmandes et moins causeuses, elles auraient pu être citées comme des modèles. J'entendais dire que Lucy, la plus jeune, pleurait à table si elle avait à son dessert un pruneau de moins que sa sœur Marie, et que cette dernière n'avait jamais fini de manger, parce qu'elle

employait tout le temps du repas à jaser.

Lucy était si gourmande, qu'elle allait jusqu'à visiter l'endroit où l'on mettait mes provisions dans la saison des fruits ; elle m'enlevait les poires et les abricots qu'elle prétendait que j'avais de trop. Oh ! que j'aurais voulu qu'elle fût surprise pendant cette honteuse action. Disputer à un lapin sa pauvre nourriture !...

Je n'avais pas revu Fernande depuis sa conversation avec Sidonie, et je ne savais pas, si dans son cœur le bien avait triomphé du mal. Un lundi, à la récréation de midi, je la vis arriver son cahier à la main ; elle s'approcha de M^{lle} Clotilde et le lui présenta.

« Est-ce là votre devoir ? lui dit sa maîtresse.

– Oui Mademoiselle, je l'ai terminé avant dîner.

– Voyons-le. Mais, mon enfant, je ne peux pas le recevoir. Quatre, six, huit et dix pâtés d'encre, une foule de ratures et une énorme quantité de fautes. Recommencez ; je ne vous permets de jouer que lorsque vous l'aurez convenablement

terminé. »

À cette déclaration, Fernande devient pâle de colère, elle frappe du pied, déchire son cahier en mille morceaux, jette sa plume et son encrier, et se montre à toutes ses compagnes comme une furie.

« Je ne recommencerai pas mon devoir ; j'aime mieux être rendue à ma mère que de plier.

– Retirez-vous, Mademoiselle, lui répond sévèrement la maîtresse ; pour l'instant, vous ne vous appartenez pas, tant la colère vous trouble le cerveau. Allez en classe réfléchir à votre conduite ; je vous parlerai dans une heure.

– Je n'irai pas non plus en classe, s'écria-t-elle de plus en plus courroucée ; je veux rester ici.

– Eh bien, restez ici et attendez-y la sagesse. »
Et s'adressant aux autres élèves :
« Mesdemoiselles, allez toutes au fond de la grande allée ; que la solitude et le silence se fassent autour de votre compagne. »

Et M^{lle} Clotilde, joignant l'acte au commandement, emmena la bande avec elle

jusqu'au lieu indiqué.

Fernande restée seule se prit à s'arracher les cheveux et à sangloter. Cependant sa colère tombait petit à petit, et la voix de sa conscience lui reprochait vivement sa conduite ; elle regardait autour d'elle les feuilles éparses et déchirées de son cahier, les débris de son encrier et l'encre répandue sur les dalles de la cour. Sa plume avait roulé jusqu'à moi, elle vint la ramasser. « Tu es bien heureux, Jeannot, me dit-elle en pleurant toujours, on ne te gronde jamais ; on te caresse ; tu t'amuses toute la journée et rien ne te fait mettre en colère. » Je secouai la tête d'un air pensif, et la regardai avec commisération. « M'aimes-tu, Jeannot ? Vois combien je suis malheureuse. Que dois-je faire maintenant ? M^{lle} Clotilde m'a dit qu'elle ne me parlerait que dans une heure. Hélas ! une voix intérieure me conseille de retourner à mon pupitre et de refaire mon devoir, mais on dira que si j'obéis, c'est par crainte d'une seconde punition. Ma mère, elle ne me grondera pas même ; elle est si indulgente pour moi, surtout depuis que mes petits frères sont morts ! Si je

pouvais dire deux mots à Sidonie : j'étais trop en colère, tout à l'heure, pour voir son air. Sidonie me disait. « Fernande obéis. » C'est facile à elle d'obéir, elle n'a jamais envie de faire le contraire de ce que ces dames lui commandent. Vaincue enfin par sa conscience, Fernande remonta en classe, et quand la cloche eut annoncé la fin de la récréation, les élèves défilèrent en silence pour aller reprendre leur travail. Le moment du goûter ramena au jardin Fernande et ses compagnes ; je vis que chacune l'entourait et la consolait de son mieux. On la félicita d'être rentrée en grâce auprès de M^{lle} Clotilde. Sidonie la prit en particulier, pour l'encourager au bien et lui inspirer de bonnes résolutions.

Ce petit incident fut d'un très bon effet ; les caractères emportés se modifièrent et Fernande prit rang parmi les meilleures élèves.

Enfants, qui trouble la fête ?
Qui suspend vos jeux, vos chœurs ?
– C'est un serpent dont la tête
Se dresse parmi les fleurs.

X

Fête de M^{lle} Clotilde. – Promenade dont je fais partie. – Jeux divers. – Interruption fâcheuse. – Retour à la pension. – Surprise agréable. – Justice de Charlemagne.

Tout allait pour le mieux à la pension ; chaque élève était pleine d'ardeur au travail, car le doux printemps, en faisant place à l'été, rapprochait le grand jour des récompenses que cette chaude saison devait ramener dans son cours. Déjà même on se murmurait tout bas le nom de celle qui obtiendrait le prix de bonne conduite. Il s'agissait d'Anna ; mon amie Léontine, disait-on, causait trop à l'heure de l'étude pour prétendre à cet honneur. Cette préoccupation céda à une autre, la fête de M^{lle} Clotilde. Les élèves voulaient mettre de la solennité. Il y eut d'abord plusieurs conférences mystérieuses entre les grandes ;

après quoi, le programme fut arrêté et communiqué à toutes les autres. On avait l'intention d'offrir à ma bonne maîtresse des fleurs rares dans de beaux vases. Miss Hellen fut chargée du choix et de l'acquisition de ce présent. Le jour venu, après le dîner, je remarquai une certaine agitation. Les jeunes filles, au lieu de venir jouer en plein air, selon la coutume, allèrent au vestiaire faire grande toilette. Elles se réunirent ensuite et dans le plus profond silence se groupèrent sur la terrasse. La cuisinière alla prévenir M^{lle} Clotilde qu'une visite l'attendait au jardin ; elle s'y rendit immédiatement, et fut bien surprise de voir les pensionnaires arriver à elle, et lui présenter leurs bouquets et leurs vœux. Il y eut alors un moment de confusion : toutes, grandes et petites, se pressèrent pour embrasser ma bonne maîtresse qui paraissait fort émue.

« Merci, chères enfants, leur dit-elle, j'accepte vos fleurs ; elles seront désormais votre emblème ; elles me disent que dès ce jour vous voulez être mon parterre vivant, brillant de grâces et de douces vertus. Pour vous récompenser de vos bons sentiments, je vais vous conduire en

promenade au parc de M. V... notre ami. Il est une heure seulement, vous êtes toutes prêtes ; nous goûterons au retour.

– Vive, vive Mademoiselle Clotilde ! s'écria la bande joyeuse, qui défila devant moi le rire aux lèvres.

– Oh ! si nous emmenions Jeannot, hasarda Léontine ; Miss Hellen, le permettez-vous ?

– Oui, si M^{me} Antoine y consent.

– Je cours le lui demander. »

Cinq minutes après, Léontine et Sidonie me portaient fièrement dans un beau panier couvert. « On va dire que notre panier est plein de provisions, disaient-elles ; on pourrait croire qu'il est bourré de gâteaux et de chocolat. La bonne attrape, si quelqu'un s'avisait de l'ouvrir ! » Elles causèrent ainsi à voix basse jusqu'à ce qu'on fût hors de la ville ; alors, les élèves quittèrent leur rang et se dispersèrent. Je changeai aussi de porteuses, et, quand elles étaient lasses, elles criaient : « Qui veut porter Jeannot ? » Immédiatement, j'étais entouré de jeunes filles

qui se disputaient ce plaisir. J'étais pourtant un bien lourd fardeau.

Enfin, on arriva au but de la promenade, nous fûmes bien reçues par l'aimable famille V., et les plaisirs commencèrent. Quelques élèves jouèrent à la cachette dans les bosquets ; d'autres, armées de filets, se mirent à la poursuite des papillons ; d'autres enfin gravirent une petite montagne artificielle, et s'assirent en rond pour faire des jeux d'esprit. Comme Léontine et Sidonie avaient choisi ce passe-temps, je fis naturellement partie de leur société et je fus placé, en liberté, au centre du rond. On discuta longtemps avant de se mettre d'accord. Enfin, mes amies prirent un long et étroit ruban, y passèrent un anneau, et firent glisser l'anneau dans leurs mains, en chantant :

Il a passé par ici,

Le furet du bois, mesdames,

Il a passé par ici,

Le furet du bois joli, etc.

Pendant ce temps, l'une d'elles, placée au centre, comme moi, cherchait à deviner dans quelles mains était cet anneau. Je le voyais bien filer, mais si vite, si vite, qu'il était difficile de savoir où le prendre. À force d'attention, ma voisine le surprit dans les mains de Fernande, et ce fut au tour de celle-ci de deviner où passait le furet. Dire combien de rires et de petites feintes accompagnèrent le jeu serait chose impossible. Tout ce bruit avait réveillé une couleuvre au fond de son nid ; ne sachant que penser de ce vacarme inusité, le vilain reptile se glissa entre les iris qui couronnaient le monticule, et vint dresser sa tête hideuse. Anna, qui guettait le furet, l'aperçut la première ; elle poussa un cri effroyable. « Un serpent, un serpent, Mesdemoiselles, sauvons-nous ! » Ce fut un sauve-qui-peut général ; elles quittèrent toutes la place en criant et en courant, sans penser à moi. Le serpent avait été si effrayé lui-même, qu'il était rentré bien vite dans sa cachette. Je restai seul sur ma montagne, en face d'un point de vue splendide qui attira si bien mon attention, que ce ne fut qu'un quart d'heure après que j'entendis la voix de Léontine qui me criait

de loin : « Jeannot, mon pauvre Jeannot ! je t'ai lâchement abandonné. Dis-moi, vis-tu encore ? le serpent t'a-t-il piqué ? Viens me rejoindre, car nous retournons à la pension. » Je me hâtai et courus de toutes mes forces dans la direction de la voix, et je fus bientôt aux pieds de mon amie qui ne savait comment m'exprimer sa grande joie de me retrouver sain et sauf. Elle me remit dans mon panier et ne me quitta plus jusqu'à notre arrivée à la maison. Une surprise nous y attendait ; pendant notre absence un beau goûter avait été préparé au jardin, et ces demoiselles, dont l'appétit avait été aiguisé par la promenade, se régalèrent abondamment de jambon, de gâteaux, de fruits et de confitures ; elles burent aussi du vin blanc, mêlé d'eau, à la santé de l'excellente famille Antoine. Léontine vint auprès de moi pour savoir si j'avais aussi de quoi manger, et, ne me trouvant pas suffisamment pourvu, elle alla me chercher des feuilles de choux et un gros morceau de pain.

La journée s'acheva gaiement autour d'Adèle, qui monta sur une chaise pour raconter l'aventure du serpent, la frayeur des élèves, l'abandon de

Jeannot et son retour merveilleux.

À la suite de cette séance, je reçus une foule de félicitations qui me causèrent un extrême plaisir, car il est bien doux de se sentir entouré d'affection.

Le soir, on me mena chez M. Antoine, qui me complimenta sur mon courage ; il nous apprit que les couleuvres ne sont point venimeuses, et que c'est un mets recherché dans certains pays. Il ne put comprendre le délaissement dont j'avais été l'objet. « Je gage que cette couleuvre, me dit-il en souriant, a voulu éprouver ta bravoure, pauvre Jeannot, et celle de tes jeunes amies. Ceci me remet en mémoire la visite d'une couleuvre au grand empereur Charlemagne. J'ai mis, jadis, cette légende en vers, mais je vais la conter en prose à l'aimable compagnie qui m'entoure¹. » Et le bon vieillard s'exprima en ces termes :

« Un jour, Charles était assis à la table où il mangeait de la volaille et du poisson, comme doit

¹ Cette légende a été traduite d'un poète allemand du treizième siècle, par M. Gaston Paris, dans son *Histoire poétique de Charlemagne*.

le faire un roi, quand il entendit tinter la cloche. Il dit : « C'est un pauvre homme ; si on lui a fait quelque tort, je lui ferai justice, par ma vie, que ce soit un homme ou une femme ! »

Aussitôt les portiers sortirent pour voir le pauvre homme qui avait sonné ; mais ils ne virent personne : ils le rapportèrent à leur seigneur. La cloche sonna encore une fois. L'empereur leur ordonna d'aller voir de nouveau : « Si vous ne m'amenez pas l'homme qui demande ainsi justice, je vous punirai sur-le-champ. » En entendant les paroles du roi, les quatre gardes de la cloche sortirent aussitôt et se mirent à chercher l'homme ou la femme qui sonnait ; mais en vain ils se penchèrent et regardèrent de tous côtés, ils ne virent personne qu'ils pussent ramener. Ils revinrent alors auprès du roi, et dirent : « Nous ne voyons personne qui ait sonné la cloche ; chacun de nous s'est penché pour découvrir quelqu'un et vous le dire, mais nous n'avons pu voir personne. »

Mais pour la troisième fois la cloche se mit à sonner. Le roi leur fit de grandes menaces.

« Si vous ne me ramenez pas à l'instant celui qui sonne cette cloche, en vérité, je vous fais mourir misérablement. » Les quatre écuyers sortirent de nouveau, remplis d'une grande crainte.

« Devons-nous périr, disaient-ils, quand nous sommes si innocents ? Que Dieu nous soit en aide ! » Alors l'un deux regarda dans la cloche, vit qu'une longue couleuvre était enroulée autour du battant ; c'était elle qui agitait la cloche. Ils revinrent alors auprès du roi.

« Amenez moi, dit le roi, celui qui demande justice ; je ne refuserai pas de la lui rendre.

– Sire, répondirent-ils, il n'y a personne qu'une couleuvre enroulée autour du battant, qui agite la cloche ; c'est un monstre horrible à voir.

– C'est un miracle de Dieu, répliqua le roi. Peut-être est-elle malheureuse et tourmentée, et veut-elle se plaindre à moi. Ouvrez les portes, laissez-la entrer ; ce que Dieu veut que je fasse pour elle, je le verrai, et je saurai ce qu'il en est. »

Et la couleuvre, sans honte, descendit de la

cloche et s'approcha librement de la porte ; le roi ordonna de la laisser entrer ; il dit : « Qu'a-t-elle, cette longue couleuvre ? sa démarche est pénible à voir.

– Elle s'approche de vous », dirent les seigneurs.

Le roi défendit qu'on lui fît aucun mal.

Elle vint jusqu'aux pieds du roi et resta ainsi devant lui.

« Elle m'implore certainement, dit Charles, et veut que je lui rende justice. Fais-moi connaître le tort dont tu te plains, et il te sera fait droit. »

La couleuvre commença alors à s'éloigner, et Charles ordonna à quatre hommes de la suivre.

Elle les mena dans un jardin près d'un épais buisson ; là était un grand crapaud qui causait sa douleur, car il était étendu sur ses œufs à elle. On frappa le crapaud et on l'apporta devant le roi, qui le jugea à mort. On le perça d'un épieu par l'ordre du bon roi Charles, et la couleuvre fut satisfaite. »

L'envieux ne connaît ni la paix ni la joie,
Le sommeil bienfaisant n'entre jamais chez lui,
À de sombres pensers il est toujours en proie ;
Il n'a qu'un seul plaisir, c'est le malheur d'autrui.

XI

Une nouvelle amie. – Accident arrivé à la perruche. – Une envieuse.

Rosette la chatte, les poules et moi nous n'étions pas les seuls animaux élevés et choyés dans la maison. Il y avait encore une jolie perruche du Sénégal qui, mieux douée que nous, à qui le langage articulé est interdit, parlait fort bien. Quand il fit tout à fait chaud, la cuisinière l'apporta tous les jours au jardin, à l'heure des récréations.

Rosette ne lui faisait pas de mal ; elle lui apprenait à miauler, et Cocotte profita si bien de ses leçons, que laissée seule un jour, elle réunit une troupe de chats autour de sa cage, et soutint un combat où elle faillit perdre la vie. Ses cris de détresse firent accourir la cuisinière qui la trouva baignée dans son sang, et les ailes presque

arrachées. Vite, vite, les monstres sont chassés et poursuivis à coup de balai, et la pauvre cocotte mourante et tremblante se laissa panser par sa maîtresse, M^{lle} Clémence, qui lui fit prendre un peu de vin sucré. Cocotte fut guérie au bout de quinze jours de souffrance, et comme on voulait la laisser au jardin, on la plaça à l'abri de ses ennemis et de manière à ce que nous pussions nous voir et converser. Ils se tiendront compagnie, disait la cuisinière.

Dès que nous fûmes seuls, je racontai à Cocotte que j'avais été ainsi qu'elle la victime d'un chat, et nous eûmes l'idée que ce pouvait bien être le même qui nous avait fait tant de mal. Cette commune aventure nous fit lier d'amitié ; rien ne rapproche comme un sort semblable.

Ma nouvelle amie savait une foule de choses ; elle était depuis dix-huit ans dans la maison, et avait successivement habité le salon, la salle à manger et la cuisine. Elle se plut à me donner mille détails intéressants sur chacun, et ne tarissait pas sur ce qu'elle avait vu et entendu. Parmi mes bonnes maîtresses, c'était M^{lle}

Éléonore qu'elle préférait, et parmi les élèves, c'était Léontine, Aussitôt que cette dernière arrivait : « Léontine, Léontine », criait Cocotte, et elle battait des ailes en signe de joie. Léontine pour la récompenser lui promettait une boule de gomme sucrée qu'elle ne donnait jamais, non manque de foi, mais par oubli. C'était M^{lle} Clotilde qui se chargeait d'acquitter envers Cocotte la dette de mon amie. J'admirais surtout que Cocotte se servait, avec grâce, de sa patte comme d'une main pour porter son manger au bec ; tout le monde la complimentait de ce geste qu'elle s'exerçait à bien faire, devant une petite glace ronde qui était suspendue dans sa cage.

Cocotte de sa place observait tout ce qui se passait dans le jardin ; elle comptait les papillons et les lézards que croquait Rosette, s'amusait des querelles des moineaux, et se moquait des chats qui ne pouvaient plus l'atteindre. Si une petite fille pleurait, elle pleurait aussi pour la consoler ; si d'autres riaient, elle en faisait autant ; si les élèves chantaient une ronde, Cocotte chantait aussi. En un mot, mon aimable amie s'intéressait à tout, et me faisait passer mes heures de solitude

d'une façon très agréable.

Les élèves soignaient toujours avec affection leurs jolies plates-bandes. Quelques-unes avaient demandé de s'associer avec leurs voisines pour avoir un plus grand espace à cultiver. M^{lle} Clotilde y avait consenti avec plaisir, et ces plantations s'embellissaient chaque jour.

M. Hector, l'aimable voisin, charmé du goût et de la persévérance des jeunes jardinières, vint, de grand matin, faire une surprise aux plus méritantes. Il déposa, dans leur parterre, un magnifique oranger couvert de fleurs et de boutons. Quand elles le virent, elles poussèrent des cris de joie et d'admiration qui attirèrent les autres élèves ; elles voulaient toutes voir et sentir, ce qui mettait en grand émoi les possesseurs du précieux oranger, et les faisait trembler que certains nez imprudents ne fissent tomber les fleurs.

Elles défendirent donc de toucher et de sentir. Mais l'envie s'était glissée dans le cœur de Joséphine. Cette jeune personne avait un caractère sombre qui attristait sa physionomie et

donnait à son regard quelque chose de dur qui repoussait. Joséphine n'était pas toujours méchante, mais son esprit était mal tourné ; tout lui semblait injustice et trahison. Ne voyant personne autour d'elle, elle se prit à penser tout haut.

« Pourquoi n'ai-je pas eu l'oranger, disait-elle ; mon jardin n'est-il pas aussi bien tenu que celui d'Élise, d'Anna et de Victorine ? Oh ! c'est que M. Hector préfère Élise, on le voit bien d'ailleurs, il lui fait sans cesse des compliments ; Élise en devient rouge de plaisir ; je voudrais bien qu'on m'en fit aussi. Oh ! le maudit oranger, on ne peut pas même l'approcher pour respirer le parfum de ses fleurs, tant ces demoiselles ont peur qu'on ne le gâte. Si le vent pouvait le renverser et le briser, je serais bien contente et mes compagnes joliment attrapées ; ce serait à leur tour d'être vexées. Et qui m'empêcherait d'aider un peu à la catastrophe ?... Ce soir, après la prière, je reviendrai, personne ne me verra. » Et l'envieuse Joséphine rejoignit ses compagnes en souriant malignement.

« Qu'avais-tu donc à faire seule le philosophe au fond de la terrasse ? lui dit Adèle ; tu m'as l'air d'avoir médité sur un sujet fort plaisant, car tu es rarement aussi gracieuse ; il faudrait presque toujours un mètre pour te mesurer la figure. »

– C'est qu'apparemment tout ne me plaît pas, ma chère, répondit Joséphine, et je te prie de mettre un terme à tes railleries qui ne me plaisent pas non plus.

– Allons, cessez donc vos éternelles disputes, leur dit Miss Hellen ; vous avez chacune vos mauvaises qualités : Joséphine est sombre, Adèle est un véritable arlequin. Le meilleur est d'apprendre à supporter mutuellement vos petits défauts ; plus tard, dans la société, vous serez forcées d'en supporter de bien plus grands et sans qu'il vous soit permis d'en témoigner votre ressentiment par des actions ou des paroles. – Amen, répondit Adèle d'un air sentencieux. – Quelle étourdie, dit Miss Hellen en rejoignant M^{lle} Henriette ; malgré ses défauts de forme, je persiste à croire que dans quelques années Adèle sera une femme remarquable, M^{me} sa mère la

mettra à la raison, et lui fera prendre la tenue qui lui manque. Quant à Joséphine, c'est un triste caractère qui ne répandra pas le bonheur autour d'elle ; je tremble d'abord pour son père, ensuite pour son mari... si elle en trouve un, ce dont me fait douter sa mine peu gracieuse. »

Le soir venu, Joséphine accourut au jardin pour exécuter son projet ; le temps devait trop bien la seconder. Elle fit pencher l'arbuste au moyen de menus bois glissés sous le pot, et qui devaient l'empêcher de reprendre l'équilibre, et ce soin pris, elle disparut. Personne ne s'était aperçu de son absence.

Le lendemain, un triste spectacle attendait les malheureuses privilégiées ; quand elles vinrent pour visiter leur cher oranger, la stupeur et l'effroi s'emparèrent d'elles ; ensuite, elles ne purent retenir leurs cris de désespoir.

Toutes les élèves descendirent successivement pour voir le malheureux oranger déraciné et brisé. Joséphine s'abstint ; elle commençait à se repentir de s'être laissée aller aux mauvais instincts de son cœur. Elle ne fut pas même

soupçonnée ; mais sa conscience ne lui laissa plus aucun repos. Enfin, huit jours après l'événement, pressée par ses remords, elle ouvrit son âme à M^{lle} Clotilde. Elle ne fut pas grondée ; ma bonne maîtresse la conduisit chez un grand horticulteur de la ville, et lui fit faire l'emplette d'un arbuste semblable, qui fut porté secrètement à la place du premier. Nos trois jardinières furent bien consolées ; elles ne surent jamais le fond de l'histoire, et crurent à la générosité de M. Antoine. Le pot fut placé dans la terre pour éviter tout nouvel accident.

Avez-vous rencontré de ces pauvres familles,
Plus pauvres que les bohémiens,
Sans chariots pour traîner leurs enfants en guenilles,
S'asseyant au bord des chemins ?

Ils sont là, fatigués, sans abri, sans ressource ;
Mais conservant l'espoir en Dieu,
Ils boivent dans leur main l'eau pure de la source,
En souriant au beau ciel bleu.

Le père quelquefois a succombé ; la mère
Seule guide les orphelins.
Devant un tel tableau le cœur hélas ! se serre
Et l'aumône échappe des mains.

Enfants, ayez pitié ! que votre âme sensible
Cède à des élans généreux.
Enfants, donnez. Jésus, compagnon invisible
Suit pas à pas ces malheureux.

XII

*Une famille nomade. – On improvise un ouvroir de charité. – Satisfaction que procure l'aumône.
– Visite du curé.*

« Voilà une belle après-midi, dit un jour M^{lle} Henriette à Miss Hellen, mes bébés me font perdre la tête, tant elles me tourmentent pour rester au jardin ; si vous voulez bien demander à ces dames que toutes les élèves y prennent la leçon de couture, on vous l'accorderait, car on ne vous refuse rien.

– J'y vais tout de suite, ma bonne amie. »

Quelques minutes après, Miss Hellen revenait avec l'autorisation désirée. La nouvelle fut accueillie avec joie, et l'organisation bientôt faite.

Au moment où la cloche annonçait la rentrée en classe, M^{lle} Clotilde arriva suivie de cinq pauvres filles avec leur mère. La plus jeune avait

trois ans et l'aînée quatorze ; elles étaient nues et affamées à faire compassion. C'étaient, murmurait-on tout bas, des Allemandes qui faisaient leur tour de France, en chantant, pour gagner leur pain de chaque jour. M^{lle} Clotilde les avait trouvées en ville, et les avait amenées à la pension pour les secourir.

« Vite, vite, mes enfants, dit-elle aux élèves, à l'ouvrage, voici de la besogne. Vous allez consacrer votre temps à pratiquer la grande vertu de charité. » Et, désignant une place à la malheureuse vagabonde : « Installez-vous là avec vos enfants, brave femme ; je vais vous chercher de la nourriture et des vêtements. »

Quelques instants après, la pauvre famille était rassasiée, et les jeunes ouvrières travaillaient avec ardeur. M^{me} Antoine et ses filles ne suffisaient pas à préparer l'ouvrage ; une douce pitié stimulait les moins actives, et les vêtements allaient se confectionnant avec une rapidité merveilleuse. Ma chère Léontine, après avoir terminé sa tâche, proposa à la pauvre mère de laver ses enfants ; elle courut à la cuisine, et fit

apporter sur-le-champ de quoi procéder à la toilette que Léontine voulut surveiller.

Quand les costumes furent prêts, ces demoiselles, ne craignant plus de toucher les pauvres petites, se les partagèrent pour les habiller des pieds à la tête. Ce fut une véritable métamorphose ; je ne les reconnaissais plus moi-même. Des larmes de joie et de reconnaissance coulaient des yeux de la pauvre femme qui avait eu aussi sa part. Les enfants sautaient joyeuses, et battaient des mains. Elles chantèrent ensuite leur plus belle chanson, dont j'ai retenu ce refrain :

*Donnez, donnez sur cette terre,
Dieu, dans le ciel, vous le rendra.*

Ensuite, Anna fit la quête auprès de ses compagnes, et la famille emporta de quoi vivre et se mettre à l'abri pendant quelques jours. Rien ne rend heureux comme une bonne action ; jamais je n'ai vu plus de satisfaction que ce jour-là et les jours qui suivirent. Mes bonnes maîtresses

avaient voulu éveiller dans le cœur de chaque jeune fille l'amour du bien et la pratique de la vertu envers les malheureux. Je crois qu'elles réussirent, car on fut unanime à demander que chaque semaine une séance fût consacrée au travail pour les pauvres.

Sur ces entrefaites, arriva le vénérable ecclésiastique qui dirigeait la paroisse ; on lui raconta ce qui venait de se passer, il en fut charmé. Je n'ai point encore parlé de cet estimable vieillard, bien que ses visites fussent assez fréquentes. Sa bonté paternelle le faisait chérir des jeunes filles. C'était lui qui distribuait les récompenses, et qui donnait de précieux encouragements.

Quand M. le curé venait au jardin, il ne manquait jamais de me caresser, ce qui me semblait un si grand honneur que j'en étais tout confus. Léontine me reprochait ma timidité, sans réussir à m'en corriger. « Pourquoi, me disait-elle, Jeannot, ne lèches-tu pas la main de M. le curé ? pourquoi ne te dresses-tu pas sur tes pattes, quand il vient te voir ? Pour un lapin aussi

spirituel que toi, tu manques toujours l'occasion. Je voudrais que tout le monde t'admirât autant que je t'aime, mon gros Jeannot. L'autre jour, j'étais toute fière, M^{me} Antoine t'a montré au docteur T..., qui t'a pris dans ses bras et qui a déclaré n'avoir jamais vu de sa vie un si beau lapin. » Ce compliment me fit faire le gros dos comme à Rosette ; je me lustrai le poil des pieds à la tête, ce qui plut infiniment à Léontine ; alors elle me prit dans ses bras, me mena voir son jardin, et alla me chercher un bon paquet de chicorée qu'elle me fit manger sur ses genoux. La cuisinière apporta Cocotte pendant mon repas ; elle fit, à notre vue, un si grand tapage, elle appela tant de fois Léontine, que mon amie dut me remettre dans ma cabane pour s'occuper d'elle.

Quel plaisir d'arriver à la forge tonnante
Qu'entoure une forêt de son épais rideau !
Et de voir ruisseler la fonte éblouissante,
Ou le fer s'allonger sous les coups du marteau !

XIII

Un voyage. – Une grande rivière. – Cruelle plaisanterie d'une cuisinière. – La forge. – Exercice de calcul. – Retour à la pension.

Il prenait à Léontine mille fantaisies, toujours dans le but, disait-elle, de perfectionner mon éducation.

Un jour, elle avait vu des lapins savants qui comptaient jusqu'à quinze ; elle n'eut plus de repos qu'elle ne m'eût d'abord exercé à lever la patte jusqu'à cinq, ensuite jusqu'à dix ; arrivé à dix, je perdais la tête ; ma patience était à bout et je grattais, grattais sans m'arrêter, jusqu'à ce qu'elle perdît patience à son tour. Comme elle avait mis dans sa tête de venir à bout de son projet et de me donner en spectacle à ses compagnes, Léontine revenait chaque jour, et m'engageait à persévérer. Pour triompher des

obstacles que mon cerveau m'opposait, tantôt elle flattait mon amour-propre par l'appât de la célébrité, tantôt elle me touchait le cœur par son affection. J'étais mécontent de ne pas mieux répondre à ses soins, et je m'appliquai de toutes mes forces à prendre mes leçons. Au bout d'un mois, je commençai à réussir à demi ; Léontine en éprouva tant de joie, qu'elle résolut de me récompenser. On était à la veille d'une sortie générale, elle parvint à obtenir de me mener passer la journée dans sa famille.

Une voiture vint la chercher, car la forge de son père était loin de la pension.

Je n'oublierai jamais l'effet que j'éprouvai en sentant que je faisais beaucoup de chemin sans avoir la peine de remuer les pattes. J'étais dans un panier, sur les genoux de mon amie ; je voyais à droite et à gauche fuir les arbres, les maisons et quantité d'autres voitures qui nous croisaient. Au sortir de la ville, nous côtoyâmes une large et belle rivière dont la vue me produisit une si vive impression de frayeur que je pensai m'en trouver mal. Je tremblais si fort que Léontine dut mettre

son mouchoir sur mes yeux.

« Tiens, poltron de Jeannot, me dit-elle, te voilà comme lorsque nous jouons au colin-maillard ; de quoi as-tu peur ? Tu ne veux donc pas voir ma maison ? elle est un peu plus grande que la tienne. » Puis, me débouchant un œil : « Regarde là-bas, dans le lointain, ces hautes cheminées qui fument, c'est là que nous demeurons ; non pas dans les chambres où il y a ces grandes cheminées au moins, mais à côté, dans cette maison qui a des volets verts. Il faut que je te mette les points sur les *i* pour te faire comprendre les choses, tant la frayeur t'a rendu stupide. »

Quand nous fûmes arrivés à un endroit où la rivière disparaissait derrière un rideau de peupliers, Léontine me rendit l'usage de mes deux yeux, et me fit remarquer et admirer le paysage. Au loin, on apercevait une belle vallée, entre la rivière et des montagnes à pic, couvertes de bois touffus et d'une magnifique verdure. À peine avais-je eu le temps de contempler ces merveilles, que la voiture tourna brusquement à

droite et nous amena, en deux secondes, à la forge. La maman de Léontine l'attendait à la porte, et lui tendait les bras ; mais Léontine, commençant par se décharger de son ami Jeannot, me remit à sa mère, qui ne revenait pas de sa surprise.

« Ces dames te gâtent, Léontine, lui disait-elle en l'embrassant. Comment, M^{me} Antoine t'a permis d'apporter son lapin pour t'amuser aujourd'hui ; ton petit frère va être bien content de faire sa connaissance.

– Oh ! si tu savais, maman, toutes les perfections de Jeannot. Je lui apprends à compter ; mais tu verras comme il sait déjà faire ; tu en seras tout étonnée. Je vais d'abord le porter à la cuisine, où il trouvera sûrement quelque chose de bon à manger. »

Elle me mena donc à la cuisine. « Ah ! vous voilà, mamselle Léontine, lui dit la cuisinière ; qu'avez-vous de beau dans ce panier ?

– C'est Jeannot, le lapin de ces dames, à qui j'ai voulu faire faire un voyage.

– Montrez-le, mamselle, je vous prie. Oh ! le superbe animal ! est-il gras ! il ferait une fameuse gibelotte. Allons, allons, nous allons l’assommer et lui retourner la peau. »

À ces paroles, je frémis d’horreur et d’effroi, je fermai les yeux, et, le sang me bourdonnant aux oreilles, je restai anéanti pendant un bon moment ; je n’entendis pas ce que Léontine lui répondait, mais j’aurais bien voulu qu’elle m’éloignât de cette méchante servante. En reprenant mes esprits, je compris que la cuisinière avait voulu plaisanter, car elle avait placé dans mon panier une foule de gourmandises. Cependant il est bien cruel de s’amuser ainsi aux dépens des êtres faibles. Quoique je ne me sentisse pas d’appétit, je me mis en devoir de manger pour être prêt à jouer tranquillement, sans tiraillements d’estomac.

La cuisinière allait alternativement de mon panier à ses casseroles, et je vis bien alors que j’avais été ridicule d’avoir eu peur d’elle. Cette fille me caressait, et me disait qu’elle voulait préparer un bon dîner à Léontine, que l’on ne

gâtait sans doute pas à la pension.

Léontine vint ensuite avec son frère pour savoir quelles bonnes choses on leur servirait, et pour me mener au jardin. J'en fus ravi ; j'étais à l'étroit dans mon panier, et je me sentais les jambes très engourdies. À peine fus-je en liberté, que je me mis à faire des sauts et des gambades, qui parurent si comiques à mes amis qu'ils riaient à se tenir les côtes. Albert voulait m'imiter ; alors nous rivalisions, ensuite nous jouions à la cachette, et c'était toujours moi qu'on cherchait.

Pendant nos jeux, le papa de Léontine arriva ; il serra sa fille contre son cœur, et s'informa du sujet de sa gaieté. Léontine me présenta, raconta mon histoire de la matinée, et nous reprîmes tous ensemble le chemin de la salle à manger. On pensa avec raison que je m'y ennuierais beaucoup, et l'on me mena dans une jolie cabane, où il y avait eu anciennement des individus de mon espèce ; je m'en aperçus à l'odeur, et je me mis à songer à ce qu'ils étaient devenus ; le couteau de la cuisinière me revint alors en mémoire, et je bénis Dieu de m'avoir arraché au

sort barbare réservé à presque tous mes frères. Je m'endormis dans ces pensées, et je ne sais combien de temps aurait duré mon somme, si mes amis n'étaient venus me prendre pour me montrer les merveilles de la forge.

Ce fut Albert qui me porta ; ensemble, ils voulurent m'exciter au courage. « Tu vas voir une rivière de feu, me disaient-ils ; ce matin, tu tremblais de voir une rivière d'eau ; ce sera bien plus effrayant. – Du sang-froid, mon cher Jeannot, reprenait Léontine ; il en faut dans toutes les circonstances difficiles de la vie. On ne doit jamais perdre la tête, disent nos maîtresses, car on se rend incapable de se tirer d'embarras. D'abord, si tu bouges, Jeannot, tu t'exposeras à te faire écraser ; je ne t'en dis pas davantage, marchons. »

Et nous nous dirigeâmes du côté de la forge.

On nous y attendait pour faire couler la gueuse. Un homme, tout noir, armé d'un crochet de fer, ouvrit une petite porte au bas d'un fourneau, et tout à coup un ruisseau de feu s'élança dans le canal qu'on lui avait préparé. Je

fermai brusquement les yeux, car la chaleur me faisait souffrir. Ensuite, j'entendis un bruit sans pareil : de lourds marteaux qui résonnaient, des machines qui sifflaient, et des cheminées qui ronflaient. On peut croire sans peine que j'attendais avec impatience que notre visite fût terminée. Léontine et Albert paraissaient tout joyeux, et si ce n'eût été l'excessive chaleur qui les suffoquait, nous y aurions passé une grande partie de l'après-dîner. Une fois en plein air, on constata que j'avais été brave et courageux, sans compliment ; ma fourrure blanche avait pris une légère teinte noire ; on me brossa, on me frotta, autant pour me nettoyer, que pour m'empêcher, disait-on, de me refroidir.

Je fis en cette journée apprentissage de patience ; du reste, en qualité d'invité, je devais me plier de bonne grâce aux moindres désirs de mes hôtes et leur être aussi agréable que possible.

Mes amis me firent reposer près d'eux pendant qu'ils se régalaient de gâteaux et de fruits ; leur maman, qui présidait ce petit repas, voulut ensuite connaître mes talents ; mais Léontine

pensa que je devais d'abord l'imiter, c'est-à-dire goûter à mon tour, ce qui me donnerait des forces pour bien faire.

La maman accepta ces bonnes raisons, et je me vis, de nouveau, en face de légumes succulents et variés. Je mangeai de bon cœur et avec une propreté exquise. Tantôt je prenais ce qu'une main bienveillante m'offrait, tantôt je choisissais les choses que je préférais, mais pourtant de façon à ne point paraître gourmand.

Vint le moment de montrer mes talents ; j'étais très inquiet et je doutais de ma mémoire. Je ne réussis pas d'abord, mais je fis faire de tels efforts à mon cerveau que je parvins enfin à compter sans faute les nombres que Léontine me demandait de un à dix. « Compte jusqu'à trois », me disait-elle ; et trois fois je levai et abaissai ma patte droite, et ainsi de quatre, de six, de huit, etc. ; tant et si bien que je fus choyé, caressé et porté en triomphe tout le tour de la salle à manger.

Remarquez que c'est merveilleux puisqu'il y a des hommes sauvages qui ne peuvent compter que

jusqu'à cinq¹.

Cependant la journée s'avavançait, et l'heure du départ de la maison paternelle allait bientôt sonner. On quitta les jeux ; on me remit dans mon étroit panier, et mes jeunes amis restèrent à causer avec leurs parents, en attendant la séparation. De mon coin j'entendais les bons conseils qu'on leur donnait ; on leur faisait entrevoir le bonheur du retour au foyer, à la fin de leur éducation, et les douces joies qui les y attendaient. Léontine poussait des soupirs qui me marquaient combien elle était attendrie ; et je crois bien qu'elle pleurait un peu, quand la voiture vint nous prendre. Après mille baisers et autant de promesses de bientôt se revoir, on partit. Mon amie me prit encore sur ses genoux, et me fit tourner le dos à la rivière ; elle se mit ensuite à réfléchir. Le retour fut assez triste pour elle ; quant à moi, le roulement de la voiture

¹ Il y a des sauvages en Australie qui n'ont que deux mots pour tous les nombres. Ils disent, pour trois, deux et un ; pour quatre, deux et deux ; pour cinq, deux-deux-un. C'est le système binaire. D'autres populations n'ont que le système tertiaire ou quaternaire.

m'endormit si profondément que je ne m'aperçus pas de notre arrivée et de ma réinstallation dans mon domicile.

Le lendemain, le gazouillement des oiseaux me réveilla. Mon premier soin fut de repasser dans ma mémoire la journée de la veille ; il me sembla qu'elle avait été plus longue qu'une autre, tant elle avait été pleine d'émotions et d'événements. J'avais, comme l'hirondelle de la Fontaine, beaucoup appris, car j'avais beaucoup vu, et je compris la nécessité des voyages pour perfectionner l'éducation.

Léontine vint me voir déjeuner ; elle parut contente de mon appétit, et me promit de me consacrer une partie de ses récréations de la journée. Je sortis alors de mon réduit, et je me promenai longtemps dans le jardin ; je sentais comme une sorte d'engourdissement qui ne laissait pas de m'inquiéter. L'exercice dissipa cette disposition fâcheuse que j'attribue encore à la gêne que j'avais éprouvée dans mon étroit panier.

Jeudi vient : on ferme l'école,
Jeudi vient, adieu les leçons !
L'essaim des écoliers s'envole
Sur les monts et dans les vallons.

C'est le beau jour de la semaine,
C'est lui qui donne le plaisir,
C'est lui qui bannit toute peine,
C'est lui qui comble tout désir.

Jetant et chapeaux et résilles
Sur le gazon semé de fleurs,
Je vois de douces jeunes filles
Nouer et dénouer des chœurs.

XIV

*Encore une promenade dont Jeannot fait partie.
– Le Colin-Maillard. – Jeannot fait une
rencontre.*

Le jeudi suivant ramena la grande promenade habituelle, et il fut décidé que toute notre chère famille Antoine accompagnerait les élèves, à l'exception de M^{lle} Clotilde qui devait garder la maison.

« C'est mon tour, disait-elle, puisque j'ai eu du plaisir le jour de ma fête. »

Le temps était splendide, on devait aller passer quatre heures dans un bois délicieux, plein de fleurs charmantes. Quand je connus l'itinéraire, je me démenai tant et si bien devant mes maîtres qu'ils devinèrent mon désir de les suivre, et qu'ils m'accordèrent cette faveur. Léontine, Sidonie, Fernande et Anna se déclarèrent mes porteuses, et

je fus réinstallé dans le beau panier couvert qui m'avait servi de chaise à porteur le jour de la couleuvre. Adèle vint m'y saluer et me souhaiter bonne chance ; j'inclinai la tête pour lui témoigner que j'étais sensible à son attention.

Le bois était à une petite heure de distance de la pension, mais les impatientes jeunes filles allaient si vite que les bons parents de mes maîtresses seraient restés seuls en arrière, sans mes porteuses. Celles-ci, outre mon poids, motif suffisant de ralentir le pas, s'étaient trouvées heureuses de les entourer, témoignant de leur bon cœur par cet acte de piété filiale. Elles en furent récompensées par une conversation instructive et attachante sur la botanique.

À notre arrivée, nous trouvâmes la bande réunie en un vaste cercle et occupée à jouer au Colin-Maillard¹. Ma sortie du panier fut saluée avec enthousiasme ; les élèves s'écrièrent toutes à

¹ Un fameux guerrier de Liège, Jean Colin, surnommé Maillard, à cause de l'énorme maillet dont il se servait, ayant eu les yeux crevés durant le combat, se fit guider par son écuyer et continua à poursuivre l'ennemi. C'est à la mémoire de cet acte de courage qu'il faut rapporter l'invention de ce jeu.

la fois : bandons les yeux de Jeannot et voyons s'il saura nous reconnaître. Léontine me prit sur ses genoux ; me plaça le bandeau sur les yeux, et m'abandonna au milieu du rond. Chaque élève à son tour allait me nommer, et celle dont je reconnaîtrais la voix devait venir me remplacer. Il était défendu de contrefaire sa voix, car mon excellent maître avait déclaré qu'on ne devait jamais tromper même en s'amusant avec un lapin. Le silence le plus absolu régna d'abord ; ensuite, tour à tour, mon nom fut prononcé et articulé clairement ; je reconnus plusieurs élèves, mais je les laissai de côté, car j'avais mon projet. Enfin, Adèle m'appela par deux fois, je lui répondis en sautant d'un bond à ses pieds. Bravo, bravo, s'écria-t-on, vive Jeannot. Oui, mon aimable lapin, tu as bien mérité d'aller brouter l'herbe fleurie, me dit Adèle, en me dénouant le bandeau pour s'en servir ; tu trouveras près d'ici du serpolet et du thym comme tu n'en manges pas souvent ; mais ne va pas trop loin ; sans quoi, nous te perdrons, et ce serait grand dommage.

En m'éloignant, je pensai que les petites demoiselles sont, d'ordinaire, assez bruyantes en

récréation pour se faire entendre de loin, et que, grâce à ce défaut, je ne me perdrais pas, surtout dans ce bois très peu étendu.

J'allais devant moi, tout entier au bonheur de me trouver seul en pleine nature, et j'arrivai dans un bosquet touffu, où je m'arrêtai pour écouter le chant d'un rossignol qui avait établi sa demeure dans cet asile écarté. C'était la première fois qu'il m'était donné d'entendre le plus merveilleux chantre des forêts ; sa voix, tantôt harmonieuse et douce, tantôt vive et éclatante, faisait vibrer les échos du bois. Un gai pinson se mit à lui répondre du bosquet voisin ; je me dirigeai de son côté pour le voir sautiller de branche en branche ; sa femelle était près de lui, non loin du nid où ils avaient élevé leur jeune famille. Je retournai au bosquet du rossignol pour l'entendre encore, et je ne sais combien de temps aurait duré mon extase, si le bruit d'un froissement d'herbes n'était venu me rappeler à la réalité. Il venait de surgir devant moi un jeune lapin sauvage, plein de vivacité. Sa fourrure d'un gris roussâtre peu élégant, contrastait avec la blancheur éclatante de la mienne ; il parut surpris de cette différence, et

vint m'examiner de près. Ma douceur lui inspira de la confiance, il resta à mes côtés : je répondis de mon mieux à sa courtoisie et ayant aperçu près de nous un épais tapis de mousse, je l'engageai à venir s'y reposer. Au bout de quelques minutes, mon nouvel ami me traita en frère, et fit tous ses efforts pour m'engager à lier mon existence à la sienne ; il me vanta les joies ineffables de sa vie libre et indépendante, l'agrément de ses promenades poétiques au clair de lune et les plantes odoriférantes dont se composaient ses repas. J'avais trop d'âge et trop d'expérience pour faire la folie d'abandonner mes maîtres chéris et de prendre un genre de vie auquel je n'étais pas habitué. À mon tour, je lui parlai de mes journées si différentes des siennes et des avantages que procure l'éducation ; mais je compris que son intelligence peu éclairée ne me suivait pas ; il persistait à me plaindre comme le plus malheureux de ses frères, parce que je n'avais qu'une étroite cabane dans laquelle il mourrait bien vite de langueur et de regrets.

Je m'aperçus alors que les rayons du soleil obliquaient sensiblement, et qu'il était temps

pour moi de rejoindre mes amies ; de frais éclats de rire me guidèrent et, au bout d'un quart d'heure, j'étais auprès de M. et de M^{me} Antoine. Ils parurent très heureux de mon retour. Et je découvris sur leurs visages qu'ils avaient été inquiets de ma longue absence. Ils ne surent jamais à quelles séductions j'avais été exposé.

C'est un proverbe champenois.
Qu'aller, chez son voisin, découvrir la marmite,
Pour savoir si la viande est cuite,
C'est risquer, sans profit, de se brûler les doigts.

XV

Une grande dame qui aime les lapins. – Un jeune amateur de pêche. – Sa pêche merveilleuse. – Les curieuses attrapées.

Le lendemain, pendant que je me promenais au jardin pour penser à mon ami le lapin sauvage, sans regrets pour ma vie de lapin familier, l'heure du goûter ramena au jardin la bande joyeuse. J'allais prudemment rentrer chez moi, quand je m'aperçus, à la tenue des élèves, qu'une visite inattendue venait d'arriver. C'était une dame, amie de M^{lle} Clotilde, déjà d'un certain âge, et habillée richement de soie et de dentelles. À mesure qu'elle marchait, elle répandait autour d'elle un agréable parfum de violette. Son beau visage exprimait à la fois la tristesse et la douceur. Elle paraissait malade, toussait beaucoup et respirait péniblement, quoiqu'elle

n'eût eu que quelques pas à faire pour venir de chez elle à la pension.

« Vous avez besoin de vous reposer, Madame, lui dit M^{lle} Clotilde. La température est encore tiède ; voici à quelques pas de nous un banc rustique bien exposé, et je vous engage à vous y asseoir quelques instants. »

L'aimable dame suivit le conseil de ma bonne maîtresse, et parcourut le jardin d'un regard mélancolique.

« Voici un jardin auquel il manque de la vue, ce qui le rend triste, dit-elle, et c'est l'impression qu'il me produit chaque fois que je m'y trouve ; il est vrai que, pour l'égayer, vous avez une foule de jeunes filles pleines de vivacité et d'entrain, et comme vous êtes obligées, Mesdemoiselles, de toujours surveiller, vous ne songez pas à ce qui se trouve au-delà de vos quatre murs.

– Ce que vous dites est très vrai, Madame, il vaut mieux que la beauté du magnifique tableau qui se déroule à l'horizon ne sollicite pas notre regard ; malgré nous, nous céderions à son attrait et quelque étourdie en pourrait profiter. Vous

allez à Allevard, cette année ? continua ma maîtresse en changeant le sujet de l'entretien.

– Oui, répondit la dame ; je pars bientôt ; le médecin et mon mari y tiennent absolument et s'attendent à m'en voir rapporter la guérison. Je l'espère aussi moi-même. C'est profondément décourageant de toujours souffrir, de vivre huit mois de l'année renfermée chez soi, et d'être obligée de renoncer à toute espèce de distraction.

– Patience et courage, chère madame. La divine Providence mettra un terme à cette rude épreuve. Mais je crains que la fraîcheur ne vienne vous refroidir ; nous ferions bien de rentrer. »

Et elles se levèrent pour exécuter ce projet. Je les avais suivies, et je m'étais installé assez près du banc pour entendre causer la belle dame. L'envie de l'admirer encore une fois de près me traversant le cerveau, je vins à quelques pas d'elle. Elle fut toute surprise en voyant un lapin errer librement au milieu de la clôture ; alors M^{lle} Clotilde me fit avancer et me présenta. J'étais beaucoup moins timide depuis ma promenade de la veille, et je me dressai gentiment pour recevoir

une caresse que l'aimable dame s'empessa de me donner. Elle avait ôté son gant, j'en profitai pour lui lécher la main, ce à quoi je prenais un plaisir extrême, tant cette main était douce et parfumée. M^{lle} Clotilde me fit comprendre que je devais être discret, et je laissai à regret cette main charmante pour suivre ma nouvelle amie jusqu'à la porte du jardin.

« Au revoir, Jeannot, me dit-elle, je penserai à toi. »

Hélas !... je ne devais plus la revoir, sa maladie fit de si rapides progrès que quelques mois plus tard, la mort l'enlevait à son époux inconsolable.

Ce fut un deuil à la pension ; elle y était aimée, ainsi que son excellent mari. Leur plus grand bonheur était de faire le bien et de rendre service à tous. Ils pouvaient d'autant mieux suivre ces nobles penchants, qu'ils possédaient une brillante fortune et une position élevée.

Tant que M^{me} W... vécut, elle ne m'oublia pas ; son domestique Simon m'apportait souvent de l'herbe fraîche et du foin pour me faire un bon

lit ; aussi, n'ai-je pu résister au désir d'offrir à sa mémoire mon humble tribut de reconnaissance. Qu'on veuille bien me pardonner ma témérité en faveur de l'intention.

Mes bonnes maîtresses n'étaient pas les seuls enfants de M. et de M^{me} Antoine ; ils avaient encore deux fils. L'aîné, marié dans le sud-ouest de la France, ne venait que très rarement voir sa famille. Le second était un beau jeune homme doux et intelligent, qui vivait avec ses vieux parents, caché dans leur intérieur. Il consacrait la plus grande partie de sa journée à de modestes travaux de bureau, et ses loisirs à l'exercice de la pêche, qui était chez lui une passion profonde et irrésistible, et personne ne le contrariait dans ses goûts. Inutile de dire que mon jeune maître vivait inaperçu des élèves qui ne soupçonnaient pas même son existence. Une porte particulière lui laissait la liberté de ses entrées et de ses sorties. Quand il revenait de son bureau, il endossait un costume de pêcheur, et portait le dos chargé de ses nombreux engins qu'il fabriquait lui-même, et qu'il perfectionnait sans cesse. Aussi, avait-il déjà une certaine renommée sur les bords de la

magnifique rivière qui m'avait tant effrayé naguère, et où il se récréait. Tantôt il faisait voguer sa barque bien loin de l'endroit où il avait le droit de pêcher ; tantôt, glissant sans bruit sur les bords de l'eau, il attachait aux branches des saules ses longues lignes de nuit armées d'hameçons aigus et dissimulés par les appâts. Le lendemain, il devançait l'aurore et venait avec empressement enlever les poissons maladroits qui s'étaient laissé prendre aux pièges. Un jour il avait rapporté deux énormes anguilles vivantes et si vigoureuses que la cuisinière eut toutes les peines du monde à les mettre dans un baquet bien fermé. Cet objet était à la cour, en face de ma maisonnette.

Après le déjeuner, la curieuse Agathe vint à passer ; elle fit plusieurs fois le tour du baquet, mourant d'envie d'en connaître le contenu ; elle fit tant, qu'elle parvint à déranger la pierre et la planche qui le fermaient et à frayer à sa main un passage qui lui permît d'en sonder l'intérieur. Je l'observais en silence, soupçonnant le résultat de sa fatale curiosité. À peine eut-elle plongé sa main et son bras dans l'eau, qu'elle poussa un cri

épouvantable ; l'une des anguilles s'entortilla autour et gagna rapidement le cou. La seconde suivit le même chemin, et la malheureuse Agathe, nouveau Laocoon, s'enfuit à la cuisine éperdue et mourante. M^{lle} Clémence accourut à son secours ; elle ne put la délivrer qu'en faisant glisser les deux monstres dans un sac qu'elle trouva heureusement sous sa main. Elle mit le sac et son contenu dans le baquet qu'Agathe lui aida à refermer avec plus d'empressement encore qu'elle n'en avait mis à l'ouvrir.

Adèle fit une plainte sur cette aventure, et Agathe eut ainsi pour se corriger sa frayeur et la honte de s'entendre chaussonner pendant une semaine entière.

Il semblait que cette leçon dût servir d'exemple aux élèves ; il n'en fut rien. Le nombre des filles d'Ève est plus grand qu'on ne le suppose ; Marthe ne tarda pas à le prouver.

Mon jeune maître le pêcheur avait reçu de la campagne un petit tonneau plein de fourmis rousses ; ces dernières étaient destinées à servir d'amorce aux poissons. Ce tonneau avait été

porté de nuit, dans un endroit froid et humide, au pied d'un lierre gros et touffu qui lui servait d'abri. Marthe, qui allait furetant partout, le découvrit bien vite ; elle le prit, le souleva, trouva qu'il pesait peu, et se demanda quel en était le contenu. Un large bouchon de liège, profondément enfoncé, en fermait l'ouverture. Après s'être persuadée qu'elle ne courait aucun danger en allant à la découverte, Marthe ôta avec peine le bouchon, et appliqua son œil à l'orifice. Au même instant, il fut envahi par les fourmis furieuses ; elles sortaient par centaines à la file les unes des autres, s'échappaient de tous côtés, et montaient en foule aux jambes de Marthe qui se sentait piquée, mordue et punie comme sa compagne. L'idée lui vint enfin de reboucher le tonneau, mais il y restait peu de prisonnières. M^{lle} Éléonore, inquiète de ce que pouvait faire Marthe dans ce coin retiré, arriva pour jouir de sa confusion et de son embarras. Cette malheureuse enfant était couverte de fourmis, elle dut changer complètement de toilette pour se soustraire aux attaques de ces hôtes incommodes. Espérons que

sa propre expérience l'aura corrigée du vilain défaut de la curiosité.

Un peuple de fourmis qui prépare la guerre,
Et qui veut asservir une autre fourmilière
Est aussi prévoyant que le Sénat romain.
La ruche, que construit l'abeille industrielle,
Révèle une science encor plus merveilleuse
Que celle d'Archimède, un compas à la main.
Mais, cherchons l'ouvrier derrière la machine ;
Alors nous trouverons la sagesse divine
Qui guide ces instincts au but déterminé ;
Et nous admirerons le sublime architecte
Qui se montre aussi grand, en créant un insecte,
Qu'en lançant un soleil dans l'espace étonné.

XVI

*Les fourmis et le sucrier de Dupont de Nemours.
– Explication d’une découverte que fit Léontine
sur son rosier.*

Après le souper qui suivit l’aventure de Marthe, les élèves se réunirent, selon la coutume, dans la chambre de M. Antoine, je m’y trouvais déjà. Elles s’empressèrent de raconter l’histoire peu flatteuse de leur compagne. Mon bon maître ne voulut point humilier la petite curieuse ; il fit tourner cet accident au profit des jeunes filles en leur donnant d’intéressants détails sur les mœurs des fourmis, et sur leur goût prononcé pour le sucre, le miel, les sirops et les liquides sucrés. Ensuite il pria Marthe de lire à haute voix une petite anecdote concernant ces intéressants insectes ; cette dernière prit le livre et lut ce qui suit :

« Dupont de Nemours raconte dans ses Mémoires que, pour mettre son sucrier à l'abri de l'invasion des fourmis, il n'avait rien trouvé de mieux que de le placer « dans une île », c'est-à-dire au milieu d'une cuvette pleine d'eau. Il croyait bien avoir ainsi mis la forteresse à l'abri de toute attaque ; mais voici le parti que prirent les assiégeants.

« Les fourmis montèrent le long du mur, jusqu'au plafond, bien perpendiculairement au-dessus du sucrier. De là, elles se laissèrent tomber dans l'intérieur de la place, pénétrant ainsi de vive force, et sans faire de mal à personne, dans la tour au sucre. Comme le plafond était assez élevé, le courant d'air faisait dévier nos petits adversaires dont un certain nombre tombaient dans les fossés de la citadelle, c'est-à-dire dans l'eau de la cuvette, à côté du sucrier.

« Leurs compagnes, placées sur le rivage, faisaient tous les efforts imaginables pour repêcher les noyées. Mais elles craignaient de se mettre à l'eau sur un si grand lac. Tout ce qu'elles pouvaient faire, c'était de s'allonger le

plus possible en se tenant au rivage pour tendre aux noyées une patte secourable.

« Néanmoins, le sauvetage n'allait pas grand train, lorsqu'il vint à la troupe inquiète une bonne idée.

« On en vit quelques-unes courir à la fourmilière, puis reparaître ; elles amenaient une escouade de huit grenadiers, qui se jetèrent à l'eau sans balancer, et qui, nageant vigoureusement, saisirent avec leurs pinces et rapportèrent tous les noyés sur la terre ferme. Onze fourmis à demi mortes furent ainsi ramenées au rivage, c'est-à-dire au bord de la cuvette. Elles auraient probablement succombé toutes, si leurs compagnes ne se fussent hâtées de leur prodiguer à peu près les mêmes secours qui servent à rappeler nos noyés à la vie. On les roula, on les frota, on les frictionna, on s'étendit sur les moribondes pour les réchauffer ; puis on les roula et on les frota encore. Quatre revinrent à la vie. Une cinquième, à demi rétablie et remuant encore un peu les pattes et les antennes, fut reconduite chez elle avec toutes sortes de

précautions. Les six autres étaient mortes. Elles furent portées dans la fourmilière par leurs compagnes attristées. »

« Ah ! monsieur, quel dommage, c'est déjà fini ; s'écrièrent en chœur ces demoiselles. N'y a-t-il plus rien sur les fourmis ?

– J'ai encore quelque chose à vous faire lire sur les fourmis roussâtres, tribus guerrières qui vivent en société avec les fourmis qu'elles réduisent en esclavage ; il leur arrive souvent de dépeupler les fourmilières voisines ; elles ne respirent que luttés et combats. François Hubert, naturaliste de Genève, raconte ainsi une de leurs expéditions dont il fut témoin :

« Le 17 juin 1804, dit-il, en me promenant aux environs de Genève, entre quatre et cinq heures de l'après-midi, je vis à mes pieds une légion d'assez grosses fourmis roussâtres qui traversaient le chemin. Elles marchaient en corps, avec rapidité ; leur troupe occupait un espace de huit à dix pieds de longueur sur trois ou quatre pouces de large ; en peu de minutes, elles eurent entièrement évacué le chemin ; elles pénétrèrent

au travers d'une haie fort épaisse, et se rendirent dans une prairie où je les suivis ; elles serpentaient sur le gazon sans s'égarer, et leur colonne restait toujours continue, malgré les obstacles qu'elles avaient à surmonter. Bientôt elles arrivèrent près d'un nid de fourmis noires cendrées, dont le dôme s'élevait dans l'herbe, à vingt pas de la haie. Quelques fourmis de cette espèce se trouvaient à la porte de leur habitation. Dès qu'elles découvrirent l'armée qui s'approchait, elles s'élancèrent sur celles qui se trouvaient à la tête de la cohorte ; l'alarme se répandit à l'instant dans l'intérieur du nid, et leurs compagnes sortirent en foule de tous les souterrains. Les fourmis roussâtres, dont le gros de l'armée n'était qu'à deux pas, se hâtaient d'arriver au pied de la fourmilière ; toute la troupe s'y précipita à la fois et culbuta les noires cendrées qui, après un combat très court mais très vif, se retirèrent au fond de leur habitation. Les fourmis roussâtres gravirent les flancs du monticule, s'attroupèrent sur le sommet, et s'introduisirent en grand nombre dans les premières avenues ; d'autres groupes travaillaient

avec leurs dents à se pratiquer une ouverture latérale. Cette entreprise réussit, et le reste de l'armée pénétra, par la brèche, dans la cité assiégée. Elle n'y fit pas un long séjour ; trois ou quatre minutes après, les fourmis roussâtres ressortirent à la hâte par les mêmes issues, tenant chacune à leur bouche une nymphe ou une larve de la fourmilière envahie. Elles reprirent exactement la route par laquelle elles étaient venues, et se mirent sans ordre à la suite les unes des autres ; leur troupe se distinguait aisément dans le gazon par l'aspect qu'offrait cette multitude de coques et de nymphes blanches portées par autant de fourmis rousses. Celles-ci traversèrent une deuxième fois la haie et le chemin, et se dirigèrent ensuite dans les blés en pleine maturité où j'eus le regret de ne pouvoir les suivre. »

« Monsieur, dit Marthe, si vous le voulez bien, je vais copier ces deux jolies histoires qui m'ont réconciliée avec mes ennemies de l'après-dîner.

– Moi, j'ai vu quelque chose de singulier, dit Léontine ; l'autre jour en taillant mon beau

rosier ; j'ai vu une branche nouvelle toute couverte de pucerons et de fourmis qui avaient l'air de les caresser. Je ne sais trop ce qu'elles voulaient en faire.

– Ce qu'elles voulaient en faire, repartit M. Antoine, je vais vous le dire, non seulement d'après divers grands naturalistes, mais aussi d'après mes propres observations.

« Les pucerons portent à l'extrémité de leur abdomen deux petits tubes mobiles qui sont en communication avec une petite glande qui fournit un liquide sucré, liquide destiné à la nourriture de leurs nouveau-nés. Les fourmis ont un goût excessif pour cette liqueur, et elles l'obtiennent très facilement, en flattant les pucerons avec leurs antennes.

« Il est même des fourmilières qui contiennent des étables de pucerons ; plus il y en a, plus la fourmilière est riche ; ces petits insectes sont de véritables vaches à lait et de complaisantes nourrices. Les fourmis les traitent quand elles ont faim, elles en ont du reste un très grand soin, et les naturalistes ont observé que les pucerons se

trouvaient si bien dans les fourmilières, qu'ils ne cherchaient point à s'échapper.

– Merci, Monsieur, dit Léontine, je regrette bien de n'avoir pas mieux regardé ; à la prochaine occasion je serai moins étourdie et plus patiente. »

Marthe, qui, pendant l'explication de M. Antoine, avait copié ses histoires le remercia aussi ; le hasard me rendit possesseur de son travail quelques jours après, et j'en ai profité pour l'insérer dans mes mémoires.

Jeannot quitta sa paisible retraite,
Pour obtenir un prix et du renom ;
Il fut vainqueur, sans en perdre la tête,
Et retourna modeste en sa maison.

XVII

Concours régional. – Je suis jugé digne d’y figurer. – Réflexions qu’il me suggère. – Je remporte un prix.

À mon réveil, j’étais encore tout entier aux souvenirs de la soirée précédente ; et le désir d’examiner les fourmis me fit hâter ma promenade matinale. Pendant que je me livrais à mes observations, j’entendis mon nom retentir : « Jeannot, Jeannot, disait M^{me} Antoine, où es-tu ? viens vite, je te cherche partout. » Je revins auprès d’elle en trottant de toutes mes forces. Elle me prit, et me plaça dans un panier commode que tenait la cuisinière, et lui donna ainsi ses ordres :

« Vous allez porter Jeannot à M. Xavier pour le concours régional des animaux ; il l’a vu et l’a jugé digne d’entrer en concurrence avec d’autres beaux lapins. Sa case l’attend, elle est toute prête,

bien garnie. »

Après m'avoir recommandé d'être tranquille, M^{me} Antoine ferma mon panier, et m'accompagna jusqu'à la porte en priant la cuisinière de remarquer attentivement le numéro de ma case et de m'y placer elle-même.

Ce brusque enlèvement avait troublé mes idées. Les mots lapin, concours régional et case se heurtaient dans mon cerveau, sans qu'il en jaillît la moindre lumière. Je me résignai à me laisser aller aux événements, sauf à en chercher l'explication plus tard.

Au bout d'une heure, j'étais rendu à ma destination ; j'entrais dans un admirable parc, planté d'arbres magnifiques. À droite et à gauche étaient placées de jolies maisons de bois qui servaient d'habitation à une foule d'animaux, dont les cris divers ne laissaient pas que de m'effrayer. J'avais tout le temps d'examiner à mon aise, car la cuisinière émerveillée le prenait elle-même. Elle s'écriait tour à tour : « Oh ! les bons chevaux ! Oh ! les énormes bœufs ! Oh ! les magnifiques moutons ! Et ces porcs ! sont-ils

gros et gras ! c'est à peine s'ils peuvent se remuer. » Et ainsi de suite pour les poules, les pigeons, les canards et les oies. Nous arrivâmes enfin à la maison des lapins ; ici, la cuisinière eut l'amabilité de me faire admirer mes confrères. J'en remarquai qui avaient des yeux roses, une robe blanche à longs poils, et de longues oreilles droites et d'autres tout noirs. Ils m'examinèrent de leur côté, et nous nous fîmes nos compliments à notre manière. M. Xavier vint alors nous rejoindre, et indiqua la place qui m'était destinée. La cuisinière m'y installa, et je la vis s'éloigner lentement et s'arrêter encore devant le pavillon des chevaux et des ânes qu'elle n'avait pas suffisamment vus.

J'éprouvai un certain sentiment d'orgueil en remarquant que j'avais été jugé digne de figurer à cette belle exposition. Il est vrai, me dis-je, que mes bonnes maîtresses m'ont préparé ce triomphe, par les soins de toute espèce dont elles m'ont entouré depuis ma naissance. J'ai toujours été choyé et bien nourri, sans parler de mon éducation. Ce retour à leur pensée, me fit voir que mon mérite personnel était leur œuvre, et que

je n'avais pas le droit de m'estimer plus que les autres lapins, qui n'avaient pas été amenés au concours.

Ma case se trouvait en face de l'étable des moutons ; je pris un plaisir infini à les étudier ; je remarquai leur bonté et l'affection mutuelle qui régnait entre eux.

Leur bêlement, qui d'abord m'avait choqué me sembla doux ; il y avait des jeunes mères qui allaitaient avec tendresse de jolis agneaux blancs comme la neige.

Le lendemain la pluie survint, et rendit le temps très froid ; je vis les moutons se presser les uns contre les autres pour se réchauffer. Ces bonnes bêtes, se prêtant ainsi un mutuel secours, donnaient une leçon de charité, dont je me promis de faire mon profit, si je rencontrais jamais mes semblables en détresse.

Le troisième jour, le soleil brilla d'un vif éclat ; tous les animaux, à leur réveil, le saluèrent par des cris joyeux ; nos gardiens vinrent en chantant nous donner à manger, et les oiseaux se mirent à gazouiller en voltigeant dans les grands

arbres. Cette belle journée amena une foule de visiteurs ; je n'en connaissais aucun. Mon cœur battait à chaque instant à l'espoir de voir paraître mes bonnes maîtresses et leurs pensionnaires ; mais mon attente fut vaine.

Le lendemain qui était un jeudi m'amena mon bon maître, M^{lle} Éléonore, et quelques élèves, au nombre desquelles se trouvait Léontine. Mon bonheur était au comble, je fus fêté, caressé et régala. Léontine me recommanda de ne pas devenir trop fier des compliments que l'on m'adressait, en passant, sur ma beauté ; elle me dit que c'était une simple formalité de politesse, en usage dans la bonne société et sans importance, puisqu'il s'agissait de l'extérieur seul, quand on ne devait tenir compte que des qualités du cœur et de l'esprit. Mes aimables maîtres me quittèrent pour aller visiter les autres pavillons ; je les suivis longtemps du regard. J'aurais donné de bon cœur la médaille que j'avais en perspective pour obtenir un prompt retour auprès d'eux.

Le cinquième jour, le jardin fut fermé au

public, nos examinateurs seuls y vinrent, ils étaient nombreux. À leur tête marchait un grand monsieur sec et maigre, aux lèvres pincées, au front chauve à l'œil investigateur et à l'air impérieux. Ils visitèrent successivement tous les animaux et prirent des notes. Notre tour arriva, et j'entendis qu'on donnait le titre de Préfet au grand monsieur que j'avais remarqué ; je le regardai en face en me dressant sur mes pattes de derrière ; cette manière attira son attention.

Voilà un lapin extraordinaire, dit-il en me désignant, la belle taille et les beaux yeux noirs, est-il gras ? est-ce une bonne espèce ? voyons, gardien, dites-nous sa provenance ?

– Monsieur le Préfet, répondit cet homme ; les notes qui m'ont été remises à ce sujet par M^{me} Antoine sa propriétaire indiquent qu'il a eu pour mère une magnifique femelle de garenne et un père de la race domestique du pays.

– Pesez-le », ordonna le Préfet.

Je fus pesé et trouvé d'un poids énorme.

« Ce lapin, continua M. le Préfet, me semble

mériter une distinction ; jugez, Messieurs. »

Chacun à son tour vint m'examiner ; je m'y prêtai avec tant de patience et de douceur qu'ils déclarèrent à l'unanimité que j'étais aussi bon que beau, et qu'ils partageaient l'avis de M. le Préfet. Alors je me mis à sauter et à remuer mes oreilles en signe de joie, ce qui les divertit beaucoup. Le secrétaire prit une note, et un homme vint attacher, aux barreaux de ma case, une plaque de bois qui désignait le prix que je venais de remporter.

Ce fut alors que je me laissai aller à un sentiment d'orgueil, à la pensée de l'honneur que j'allais procurer à ma bonne M^{me} Antoine. J'aurais bien voulu lui faire savoir mon succès, mais il n'y avait pas possibilité, et je ne pus que désirer ardemment sa visite.

L'examen des animaux ayant été terminé, le jardin fut ouvert de nouveau aux curieux. La clôture du concours régional devait avoir lieu le dimanche matin par la distribution des prix. M^{me} Antoine, qui avait été prévenue par M. Xavier, vint me visiter ou plutôt s'assurer par elle-même

du prix que j'avais remporté. Elle fut invitée à la cérémonie du lendemain, et s'y rendit avec son fils. Ce fut lui qui alla recevoir la belle médaille d'argent destinée à mon excellente maîtresse.

Quelques heures après, je me retrouvai de nouveau dans la chambre de mon bon maître ; on me caressa, on me félicita, on me montra la médaille, et je passai le reste de la journée en famille.

Ce ne fut pas sans une vive satisfaction que je repris possession de ma chère cabane ; je l'avais quittée toute une semaine ; elle me parut bien plus agréable après cette longue absence, et je m'endormis dans la douce pensée d'y rester jusqu'à la fin de ma chétive existence de lapin.

Je ne foule pas un brin d'herbe,
Dans le champ que possède autrui ;
Car ce brin peut grossir la gerbe
Et devenir un bel épi.

XVIII

*Réflexions philosophiques sur la marche de la
Société. – Une escalade. – Puniton. – Les
maraudeurs.*

Le temps marchait avec rapidité, et l'été avançait dans son cours ; le jardin ressemblait à une vaste corbeille de fleurs variées et délicieusement odorantes. Une foule de laborieuses abeilles et de légers papillons y voltigeaient sans cesse ; les unes butinaient le suc et la poussière des fleurs pour composer de doux rayons de miel ; les autres, capricieux et volages, charmaient le regard par l'éclat de leurs ailes diaprées et ne tiraient de ces fleurs charmantes que la goutte de nectar nécessaire à leur subsistance. Ainsi va le monde. Les uns, comme le beau papillon, brillent d'un éclat emprunté aux dons de la fortune ; cet éclat éphémère finira avec

eux, et ne laissera pas même de souvenir. Les autres, semblables à la diligente abeille, travaillent au bonheur de tous, et laissent après eux des monuments durables de leurs travaux : telles ces personnes dévouées, qui se consacrent à former l'enfance et la jeunesse ; tels encore les bienfaiteurs de l'humanité souffrante, qui ont ouvert des asiles à toutes les misères pour les guérir et les soulager.

J'en étais là des sages réflexions que me suggérait ma promenade, et qui vous paraîtront au-dessus de l'intelligence d'un lapin, quand un événement inattendu vint les interrompre. Je vis passer, comme un éclair, trois élèves qui venaient de prendre leur leçon de dessin, deux autres les suivaient de près ; je me cachai derrière une touffe de zinnias pour les reconnaître et voir ce qu'elles allaient faire.

« Mesdemoiselles, disaient les deux dernières arrivées, qui n'étaient autres que Léontine et Anna, ne faites pas cela, nous vous en prions ; nous devons être en classe en ce moment ; si une de ces dames arrivait et nous surprenait ici, nous

serions punies ; elles nous croient encore à notre leçon de dessin. Quoi ? vouloir escalader le mur du voisin pour aller reprendre dans son jardin vos ballons et vos chapeaux de paille, mais vous n'y pensez pas. La cuisinière ira vous les chercher. Vous savez que ce voisin n'est pas comme M. Hector, notre ami ; vous êtes folles d'avoir de semblables idées.

– Laissez-nous tranquilles avec vos remontrances, répondirent Idalie, Adèle et Victorine ; c'est parce que vous avez peur d'être surprises avec nous que vous voulez nous empêcher de reprendre notre bien. Mais vous nous prêcheriez une heure que vous n'obtiendriez rien ; nous sommes de bonnes têtes, allez. »

Elles se mirent en devoir de grimper. Anna et Léontine les virent disparaître toutes les trois derrière le mur qui n'était pas très haut.

« Quelle chance, dirent-elles, une fois arrivées chez le voisin, nous avons trouvé une échelle. Oh ! il n'est pas beau, ce jardin : des choux, des raves, des carottes, de la salade, pas de fleurs ! Maintenant, remontons, nous avons nos objets,

c'est tout ce qu'il nous faut ; nous n'en demandons pas davantage.

– Mais il me semble, dit Idalie, que le voisin fait du bruit dans sa maison ; Dieu ! s'il allait venir !

– Hâtez-vous, mesdemoiselles, j'entends que miss Hellen vous cherche, leur criait Anna de son côté. Si nous restons, c'est par charité ; c'est pour vous aider à descendre ; sans quoi, vous pourriez briser vos *bonnes têtes*. »

Les délinquantes parurent enfin ; elles se servirent, sans façon, des épaules de leurs compagnes en guise d'échelle, et ce fut dans cette position que miss Hellen vint les surprendre. Cette chère miss ne perdait jamais son temps en discours superflus ; elle ne voulut point entendre la justification d'Anna et de Léontine ; elle se borna à constater que trois élèves, aidées de deux autres, avaient escaladé le mur du jardin. Sur ces entrefaites parut la terrible figure du voisin, jardinier de son état. Il se plaignit de l'audace des élèves, de dégâts à une treille et de piétinements dans ses carrés de légumes ; il ajouta qu'il allait

se plaindre au commissaire de police. À cette menace, les trois étourdies le supplièrent en tremblant de n'en rien faire, et lui demandèrent pardon en lui offrant leur bourse pour le dédommager. Cet homme vit leur repentir, et ne voulut point les tracasser plus longtemps ; il refusa leur argent, et leur jura d'être sans pitié ni merci, si elles y revenaient.

La bande consternée quitta le théâtre de la faute, et chacune retourna avec inquiétude à ses occupations.

Miss Hellen attendit au soir pour faire son rapport à ces dames, qui furent aussi surprises que peinées d'apprendre qu'Anna et Léontine étaient mêlées à cette affaire. Elles étaient certaines que ces deux aimables jeunes filles n'avaient pas tenté l'escalade ; mais pourquoi avaient-elles prêté leur concours ? En quelle mesure étaient-elles coupables ? Là était la difficulté. Le lendemain, mes bonnes maîtresses les firent toutes comparaître, et ne purent tirer aucun éclaircissement, car Anna et Léontine étaient résolues à ne pas aggraver les torts de

leurs téméraires compagnes. Les autres, qui n'étaient pas très généreuses de caractère, acceptèrent ce silence ; d'ailleurs, elles étaient jalouses du succès de ces deux élèves, ne réussissant elles-mêmes que fort médiocrement.

Restait la punition à infliger ; elle devait être proportionnée à la faute, et je voyais combien mes bonnes maîtresses étaient tristes d'avoir à sévir ; il leur fallait pourtant s'y résigner, et ce ne fut pas sans y avoir mûrement réfléchi qu'elles condamnèrent ces demoiselles à un aveu public de leur sottise et à des excuses également publiques au voisin.

Le jour même, toute la maison se réunit dans la salle d'étude ; le voisin y vint aussi. Alors, touchées de la constance et de la bonté d'Anna et de Léontine, les vraies coupables déclarèrent la vérité, et dirent que seules elles avaient mérité la punition. Le brave jardinier ému, pria bien vite qu'on lui permit de se retirer ; ces dames le reconduisirent avec déférence, et revinrent au milieu de leurs chères enfants pour leur témoigner toute la satisfaction qu'elles

éprouvaient de l'heureuse issue de cette affaire. Elles embrassèrent tendrement Anna et Léontine, et promirent aux autres d'oublier ce qui s'était passé.

À la veillée, mon vénérable maître raconta aux jeunes filles qui l'entouraient l'histoire d'une escalade dont le dénouement avait été plus tragique.

Deux de ses condisciples avaient lorgné dans un verger des prunes d'un magnifique velouté, ils avaient résolu d'en goûter et d'ôter au vieil avare, leur maître, la peine d'en faire des confitures. Mais le seigneur Harpagon, possesseur de ce domaine, n'était pas homme à laisser son bien sans protection ; il avait tendu des pièges en maint endroit de son enclos.

Les deux collégiens grimpent, en s'accrochant, aux saillies du mur. Ils pénètrent dans le verger, comme autrefois les Grecs dans la ville de Troie, et l'un d'eux tombe dans une fosse profonde et étroite, dissimulée par quelques branchages. Le malheureux pousse des cris, et appelle son compagnon à son secours ; mais que faire ?...

Point de corde, point d'échelle, le compagnon est réduit à la triste nécessité ou d'abandonner le captif, ou d'aller demander grâce au terrible maître de ce château. Délaisser son ami, c'eût été bien lâche ; comparaître devant le propriétaire outragé, c'était un rude châtement ; ce dernier parti fut adopté.

Notre collégien s'en va tête baissée, pour avouer la faute commune et demander la délivrance du prisonnier. Il apercevait de loin une petite lumière qui éclairait à peine la vaste salle à manger. En approchant, il voit la silhouette du terrible propriétaire qui va devenir son juge, mais il n'était pas au bout de ses transes. À peine a-t-il posé le pied sur la première marche du perron qui conduisait à cette salle, qu'un chien affamé s'élance sur lui en aboyant.

Le maître accourt armé d'un fusil, et les prunes faillirent coûter cher à nos jeunes larrons.

L'avare fut sans pitié. Procès-verbal fut dressé, les parents payèrent une grosse amende, et nos collégiens, l'un un bras cassé dans sa chute au fond de la fosse ; l'autre, la jambe mordue par

le matin, jurèrent, mais un peu tard qu'on ne les y prendrait plus.

L'auditoire pâlit en entendant cette histoire tragique. J'étais dans un coin de la chambre, dressant mes deux oreilles dont l'ombre se dessinait sur le mur ; je fus tellement effrayé, lorsque mon maître arriva à la description du chien, qu'il me sembla que ce redoutable animal me mordait à moi-même les jambes. Je me mis à courir effaré à travers la chambre. Mon effroi divertit les jeunes filles, et changea un peu la pénible impression qu'avait faite l'histoire.

Heureux qui dès l'enfance, admirant la nature,
En préfère l'étude à tout autre plaisir ;
Son âme restera toujours tranquille et pure
Et ne connaîtra pas d'ambitieux désir.

XIX

Jeannot devient naturaliste et philosophe. – Promenade nocturne. – Les vers luisants. – Les nécrophores. – Le fourmi-lion. – L'abeille charpentière et solitaire.

Depuis la charmante soirée où mon bon maître avait entretenu les élèves des fourmis et des pucerons, j'avais senti s'éveiller en mon esprit un vif désir d'observer les milliers d'êtres qui, ainsi que moi, habitaient le jardin. Je me promenai donc souvent, à toute heure du jour et de la nuit, car je voulais aussi surprendre la cause des mille petits bruits qui venaient interrompre mon sommeil. Ces bruits étaient plus forts et plus fréquents quand la lune sereine brillait au firmament. Je choisis en conséquence une de ces belles nuits tièdes et éclairées, et voici les choses merveilleuses que je découvris :

Au fond de la terrasse, le gros lierre, contre lequel avait été placé le petit tonneau des fourmis (sujet de la curiosité de Marthe), soutenait un vieux pan de mur presque ruiné ; ce mur était habité par un peuple nombreux et varié. Des nids d'oiseaux au sommet ; au-dessous d'eux, de sûres retraites pour les gros rats qui dévoraient les fruits des espaliers ; enfin, jusqu'à sa base, des trous pleins d'insectes de toute espèce. Si quelqu'un, dans la journée, s'approchait du vieux mur, le silence le plus parfait régnait dans la colonie, mais chacun recommençait son bruit quand le visiteur importun s'éloignait. J'étais bien sûr de mon fait en me dirigeant de ce côté-là pour faire mon étude nocturne ; mais je ne me serais pas attendu au merveilleux spectacle dont j'allais jouir.

D'abord, tout en cheminant le long de la terrasse, je vis de petits vers noirs qui paraissaient stationnaires dans leurs niches, et qui avaient au bout de la queue, comme une petite lanterne éclairée ; cette petite lumière brillait d'un éclat d'autant plus vif que la muraille interceptait les rayons de la lune. Je m'approchai de quelques-

uns de ces vers ; ils ne parurent pas m'apercevoir, et restèrent immobiles. Je continuai ma route et j'arrivai, sans me faire entendre, jusqu'au pied du lierre. Là, je vis des insectes qui ressemblaient un peu pour la forme aux scarabées¹, bigarrés de noir et de jaune, et qui, au nombre de douze à quinze, s'étaient placés sous un vieux mulot défunt. Ces insectes creusaient sans relâche une fosse et le corps de l'animal y descendait à mesure que la fosse devenait plus profonde. Je restai plusieurs heures en contemplation devant ce travail, qui au matin n'était pas encore achevé. Je m'éloignai momentanément pour aller déjeuner, et je revins peu après à mon poste d'observation. Je n'apercevais plus mes petits fossoyeurs, mais je voyais toujours la terre qu'ils rejetaient en tous sens. Quand le mulot fut enterré à une profondeur de trente centimètres environ, ils remontèrent et chassèrent la terre dans la fosse de manière à la remplir et ils partirent ensuite. Je supposais qu'ils allaient dormir pour se reposer de leurs fatigues. Je croyais alors que la bonne nature leur avait donné l'instinct d'enterrer, pour empêcher les

¹ Nécrophores, fossoyeurs ou enterreurs.

cadavres de répandre des miasmes putrides, sources de maladies dangereuses pour les hommes et pour les animaux. J'ai appris depuis que ce travail, qui servait l'intérêt général, était inspiré par un intérêt particulier : les femelles des nécrophores avaient eu pour but d'assurer des aliments abondants aux larves qu'elles avaient déposées dans la fosse et qui devaient perpétuer leur race.

C'est ainsi que la Providence, par une très grande économie de moyens, fait servir un seul penchant à des fins différentes. Mais je m'aperçois que je deviens trop grand philosophe, et je m'arrête pour continuer la narration de ce que je vis encore ce jour-là.

Dans une allée chaude et sablée, je rencontrai une espèce de grande fourmi ailée, qui creusait dans le sable un trou en forme d'entonnoir. Quand l'insecte eut terminé son travail, il se dissimula au fond, et resta immobile ; je compris qu'il guettait une proie. À l'instant même, une fourmi inexpérimentée vint à passer sur le bord de l'entonnoir ; son ennemi lui souffla de la

poussière qui l'aveugla et la fit rouler jusqu'à lui ; alors, il dévora la malheureuse, et rejeta sa dépouille au dehors du piège.

Pourquoi chaque animal ne se contente-t-il pas comme nous de l'herbe des champs ? C'est une question que je pose et à laquelle je ne puis répondre.

En revenant à ma cabane, je vis voltiger à l'entour du toit une abeille plus grosse que les autres ; elle s'introduisit dans un petit trou rond, creusé dans un morceau de bois vermoulu ; elle ressortit ensuite pour aller butiner sur les fleurs ; j'en profitai pour monter vite sur mon toit afin d'examiner sa demeure ; en appliquant mon œil à l'étroit orifice, je ne découvris qu'une petite galerie longue comme un doigt et fermé à son extrémité. À peine avais-je pris le temps de voir, que l'abeille charpentière revint à son nid ; elle bourdonna fortement à mon oreille pour m'en éloigner, puis elle y rentra. Je vis bien par la suite que cette espèce d'abeille solitaire ne construisait pas des rayons de miel comme les autres qui vivent en société dans les ruches, sous la

direction et l'autorité d'une reine ; elle se borna à pondre ses œufs dans de petites cellules séparées les unes des autres et pleines de nourriture. Quand toute sa galerie fut remplie, elle disparut pour ne plus revenir. Son travail dura un mois.

Une série de pluies vint interrompre mes promenades ; je restai enfoui jusqu'au bout du nez dans la paille fraîche qui remplissait ma cabane. On sait que ma race n'aime pas l'humidité ; on ne s'étonnera pas que je me sois tenu renfermé jusqu'au retour du beau temps.

Quand le soleil naissant vient dorer la colline,
Ou que le ver luisant brille au fond du vallon,
Quand le bœuf vers l'étable avec plaisir chemine,
Ou qu'il va lentement commencer son sillon,

Je songe à tes bienfaits, ma douce Léontine ;
Aux échos d'alentour je murmure ton nom.

Oui, c'est toujours vers toi, que mon penser
s'incline :

C'est toi qui m'as tiré de ma sombre prison.

C'est toi qui m'as permis d'errer à l'aventure,
C'est toi qui m'as rendu le ciel et la nature,
Le serpolet que j'aime et le thym odorant.

C'est toi qui, protégeant les jours de ma vieillesse,
As banni loin de moi les soucis, la tristesse,
En montrant à Jeannot un cœur compatissant.

XX

La treille et les mulots. – Changement de résidence. – Les araignées. – Je vais habiter la forge. – À qui je destine ces mémoires.

Les pluies cessèrent, le beau temps revint. La treille qui tapissait l'un des murs de la maison étalait des raisins vermeils, que, chaque nuit, les mulots venaient ravager. Ils arrivaient en troupe : quelques-uns restaient en observation, pendant que d'autres se gorgeaient du bien de mes bonnes maîtresses. J'étais indigné ; j'aurais voulu être armé par la nature pour mettre en fuite ces larrons. Une nuit, au clair de la lune, pendant que la bande ravageait cette belle treille, mon ennemi d'autrefois, le gros chat noir, se présenta. Il se glissa en tapinois à travers les choux et les groseilliers, et étrangla, en un clin d'œil, plusieurs maraudeurs, mettant en fuite le reste de

la bande. Je compris que, dans ce monde, les méchants eux-mêmes deviennent utiles, quand ils servent à détruire d'autres méchants.

Avec septembre et les vendanges vinrent les vacances. De nouveau, la pension fut vide ; de nouveau, je fus séparé de ma Léontine.

Pendant quatre années de suite, j'ai tourné à peu près dans le même cercle de joies et de tristesses, étendant un peu mes connaissances, ne manquant jamais l'occasion d'observer une pierre, une plante, un animal ; toujours porté à admirer les merveilles de la création, toujours prêt à profiter pour moi-même des conseils que j'entendais donner à nos jeunes pensionnaires.

La cinquième année, survint dans mon existence un changement qui aurait causé ma mort, si Léontine n'était venue à mon aide.

Mes bonnes maîtresses, arrivées au terme de leur bail, n'avaient pu le renouveler. Le propriétaire de la maison voulait s'y loger lui-même. Il fallut, comme dit mon maître, *transporter ailleurs nos pénates*. C'est au centre même de la ville, loin de la campagne, sans

jardin, que fut installé le pensionnat. D'abord on me mit à la cave ; j'en devins triste à perdre l'appétit ; on me mit ensuite au grenier ; mais le grenier n'avait ni arbres ni fleurs ; les chats seuls y faisaient leur apparition. Ma seule distraction était – vous l'avouerez-vous ? – de regarder les araignées tisser leurs toiles. J'admirais avec quel art elles en traçaient le canevas, semblable à une roue de voiture ; je me demandais où elles prenaient ce fil si fin, si merveilleux, qui servait à la confection de leur ouvrage. À l'heure où l'on donnait la leçon de musique, ces insectes suspendaient leurs travaux et semblaient écouter avec délice les sons qui montaient jusqu'à nous. Cette industrie, ce goût pour le plus beau des arts, – et j'ajouterai la solitude, – m'auraient réconcilié avec les araignées, malgré leur aspect plus repoussant dans les greniers que dans les jardins, où elles ont diverses couleurs, si je n'avais été témoin de leur voracité et de leur cruauté. Chaque fois qu'elles se précipitaient sur une malheureuse mouche prise dans leurs toiles, je détournais la tête, et je devenais sombre. En vain on me descendait de temps à autre au salon ; il fallait

remonter dans ma tourelle, sous les toits, et là le chagrin m'attendait.

On comprend qu'un philosophe avec des livres oublie la captivité : mais un pauvre lapin, qui n'a pour distraction que la campagne, dépérit entre quatre murs, à moins qu'il ne songe qu'à s'engraisser. Mon éducation m'interdisait une si stupide consolation.

Ma chère Léontine revint à la pension visiter ses anciennes maîtresses. Elle eut le cœur serré en voyant la nouvelle demeure ; elle eut regret à ces beaux lieux où elle avait reçu tant de leçons de sagesse et de vertu ; elle se demandait s'il était possible d'élever la jeunesse si loin de la nature, et tout à coup : « Que devient Jeannot dans une telle forteresse ? » Quand elle apprit que j'étais relégué au troisième étage, elle grimpa les escaliers quatre à quatre, et tout haletante entra dans le vaste grenier. Elle m'y trouva morne, désolé. J'étais presque insensible à ses caresses. Avec elle, me revenait le souvenir des temps heureux, et ce souvenir allait me rendre plus amer le présent.

Elle obtint facilement la permission de m'emmener à sa campagne.

Je quittai, non sans soupirs, mon vénéré maître et mes bonnes maîtresses, que j'avais connus plus heureux, je pressentais que, malgré leur dévouement, leur tendresse, leurs rares qualités, elles ne pourraient conserver à leur établissement son ancienne prospérité, dans un local où même un lapin s'était ennuyé. À la campagne, je repris gaieté, force, courage. On me donna pleine liberté ; je n'en abusai pas.

Je destine ces Mémoires aux jeunes filles, en souvenance de mes compagnes d'autrefois. Jeunes filles de sept ans, – j'ai votre âge, – vous êtes des enfants ; moi, je suis un vieillard, car les lapins vivent peu. Mettez en pratique les conseils que j'ai semés dans ce petit volume. Aimez les vieillards, c'est sur leurs lèvres que se trouve la sagesse. Aimez vos institutrices, elles remplacent vos mères et vous forment à la vertu. Admirez les plantes, les insectes, les oiseaux, les animaux, la nature. La nature est le livre du bon Dieu.

Cet ouvrage est le 1223^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.